

BORDEAUX PREND L'EAU

SOTCHI

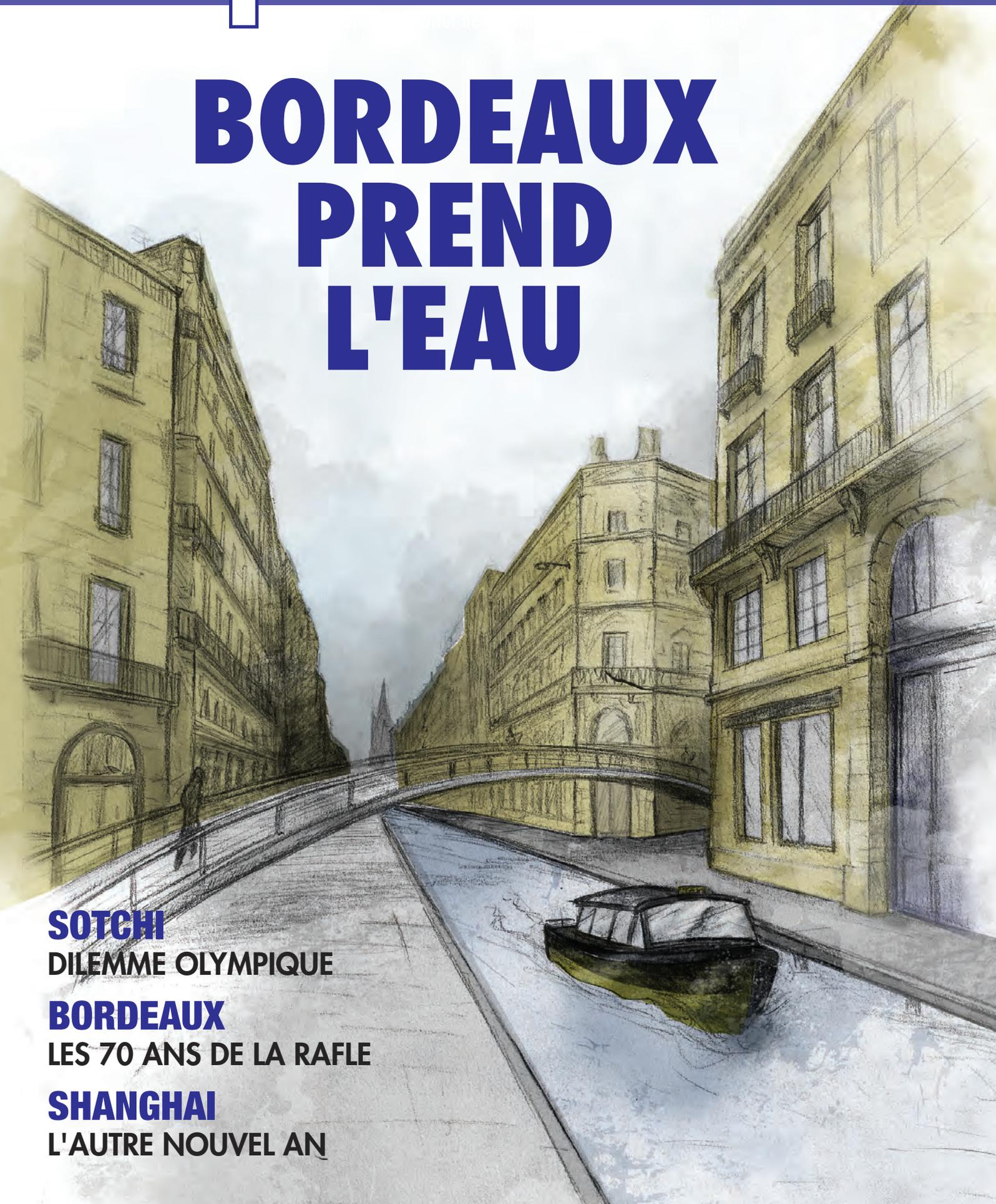
DILEMME OLYMPIQUE

BORDEAUX

LES 70 ANS DE LA RAFLE

SHANGHAI

L'AUTRE NOUVEL AN



Sommaire

- 2 **RIVE DROITE**
ce que le tram a changé
- 4 **JOURNALISTES**
faites vos jeux
- 6 **JANVIER 1944:**
raffe à Bordeaux
- 8 **DUEL FRATRICIDE**
au P.S de Langon
- 9 **SOLEIL NOIR**
sur l'Espagne
- 10 **SHANGHAI**
sur son 31
- 13 **LE JOURNAL**
de 1914
- 14 **JUPPÉ EMPORTÉ**
par les eaux
- 17 **4L, 2 FILLES**
- 18 **VISITE POUR TOUS**
du Bordeaux gay
- 20 **CATHERINE MARNAS**
son projet pour le TnBA
- 21 **BORDEAUX**
ROCKS
- 22 **RUE 89**
débarque à Bordeaux
- 23 **LES SÉRIES**
font leur rentrée
- 24 **HUGUES MARTIN**
la voie loyale

Journal école de
l'Institut de Journalisme
Bordeaux Aquitaine

Fondateur : Robert Escarpit

Directeur de la publication :
François SimonDirecteur de rédaction
Jean-François BrieuDirecteur artistique
Cyril Fernando

Rédacteurs :
Aline Combrouze, Matthieu
Delmas, Eléanor Douet, Viktor
Frédéric, Eléa Giraud, Damien
Gouteux, Damien Gozioso, Elise
Henry, Maria Laforcade, Adèle
Latour, Marine Le Gohébel,
Anthony Michel, Kévin Morand.

Illustration de couverture :
Pauline Bonnin

Contact :
journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr
05 57 12 20 20

Impression :
PDG - Bordeaux

ijba.fr

RIVE DROITE :

CE QUE LE TRAM

A CHANGÉ

Propos recueillis par Anthony Michel

Le 21 décembre 2003, un tramway de la ligne A fait le plein de passagers et effectue sa première traversée de la Garonne. Soutenu par Alain Juppé, le projet accompagne une volonté de développer le quartier Bastide – la rive droite de la ville- avec

par exemple la transformation de l'ancienne caserne des pompiers, réhabilitée en pépinière éco-citoyenne. Dix ans plus tard, le tramway bénéficie d'une grande popularité auprès des utilisateurs de transports en commun qui le préfèrent

au bus pour 63 % d'entre eux. En 2012, l'objectif semble atteint. La ligne A, à elle seule, transporte 30 millions de voyageurs par an. *Imprimatur* profite de cet anniversaire pour interroger les habitants de la rive droite et savoir comment ils vivent ce bouleversement majeur.



François Gendre conseiller en immobilier

« Aujourd'hui, les gens cherchent à s'installer rive-droite, mais à condition de trouver quelque chose qui soit proche du tramway. Ça leur permet de s'offrir des biens 10 à 15 % moins chers qu'en centre-ville. Lorsqu'un logement est proche du tram, nos estimations de prix augmentent. Pour ce qui est de la voiture individuelle, c'est vrai que l'arrivée du tram a réduit le nombre de places de stationnement. C'est devenu difficile pour les gens de s'arrêter et ça pose problème aux commerçants. C'est ça, le tram, des avantages et des inconvénients. »

Laetitia nouvelle étudiante en Sciences-Politiques à Bordeaux IV

« J'habite dans la résidence étudiante *Cœur de Bastide* qui se situe à côté de l'arrêt *Jardin Botanique* et je suis inscrite en fac à Pessac. J'ai donc 30 à 40 minutes de trajet. C'est sûr que sans le tram, je n'aurais jamais choisi d'habiter ici. Mais je dois dire que j'en ai assez des pannes et autres problèmes techniques presque tous les jours où je dois finir le reste du chemin à pied. Et le soir, les wagons sont pleins, on attend longtemps et on se fait aborder par des gens bourrés. Le soir, le tram, pour une fille seule, c'est non ! »

Stéphanie Brossard journaliste à France Bleu Gironde

« Nos locaux ont migré rive droite il y a 6 mois. On s'attendait à de grands ajustements côté transport, mais finalement, ce n'est pas si ingérable. Ça demande plus d'organisation et plus d'anticipation, c'est tout. On n'est qu'à 10 minutes de la mairie par exemple. En

revanche, pour les sujets chauds, c'est plus compliqué, c'est vrai. Néanmoins, il faut dire que l'image de ce quartier change et le tramway y participe. Ça va avec la politique de la ville. »

Carmen maman et shoppeuse

« Personnellement, je m'en sers pour rendre visite à ma fille. Là, je vais prendre la ligne A pour aller faire mes courses à Meriadeck. J'habite au centre et grâce au tram, je peux traverser la ville en un clin d'œil. Bordeaux est bien desservie par les transports en commun, c'est pratique pour les gens comme moi et pour les étudiants comme ma fille ».

Anna vendeuse en prêt à porter

« J'ai connu ce quartier avant l'arrivée du tramway et c'était la catastrophe. Quand je le vois maintenant, je me demande comment on faisait avant. J'habite à Saint-André-de-Cubzac, à 40 kilomètres de Bordeaux, je gare ma voiture au parc-relais de Galin et je prends le tram jusqu'au centre-ville. C'est un choix, un sacrifice nécessaire quand on veut continuer de vivre à la campagne ».

Leila employée au bar l'Alcazar

« Nous avons aussi fêté nos 10 ans, au bar, et il faut avouer que les gens traversent plus volontiers la Garonne pour venir jusque chez nous depuis que le tram existe. Personnellement, je l'utilise tous les jours pour aller travailler, mais c'est vrai que je n'ai pas encore le réflexe de me rendre rive-droite pour sortir le soir. Le tramway donne de la vie à la place Stalingrad, c'est un vrai plus pour les restaurants et les bars »





Alexei Nikolsky/AFP

JOURNALISTES, FAITES VOS JEUX

Dans quelques jours, Sochi accueillera les JO d'hiver. Vladimir Poutine a réussi son coup. Malgré les critiques, les journalistes couvriront l'événement. Impossible pour eux de ne pas aborder les questions politiques qui se posent dans le pays, même si les autorités russes veillent.

Pour ces XXIIème JO d'hiver, Poutine a mis le paquet. Avec 49 milliards de dollars, ce sont les Jeux les plus chers de l'Histoire. Le maître du Kremlin a décroché pour son pays une audience internationale. C'est une occasion immanquable pour lui de célébrer sa grande Russie. C'est en 2007 que le site de Sochi est retenu par le CIO pour organiser ces olympiades. Les autorités se lancent alors dans des travaux d'ampleur... stalinienne. Elles bâtissent – *ex-nihilo* – un complexe hivernal au bord des eaux de la mer Noire. Le symbole de cette Russie forte est pourtant rapidement contesté. L'existence de camps de travail pour prisonniers politiques, les lois contre la « propagande » homosexuelle sont autant de raisons qui poussent l'opposition russe à appeler au boycott. Obama ne se rendra pas à Sochi, il enverra une militante des droits homosexuels. Viviane Reding, vice-Présidente de la Communauté européenne, boycottera aussi la cérémonie. La Russie, consciente de se trouver sous haute surveillance, tente de faire bonne figure. En à peine six mois, le pays a libéré l'opposant poli-

tique Mikhaïl Khodorkovski, ainsi que les deux dernières Pussy Riot encore sous les verrous, et assure à qui veut l'entendre que les droits des gays seront respectés. L'opération séduction est lancée ; elle obtiendra des résultats.

DES MOYENS LIMITÉS

Le principe 6 de la Charte Olympique est clair : « Toute forme de discrimination à l'égard d'un pays ou d'une personne fondée sur des considérations de race, de religion, de politique, de sexe ou autres est incompatible avec l'appartenance au mouvement olympique ». Du coup, Poutine n'y coupera pas, les athlètes gays participeront aux épreuves. Les journa-

Par Viktor Frédéric et Damien Gozioso

listes aussi. Mais avec quelle volonté de leur part de parler des problèmes extra-sportifs ?

Une question légitime lorsqu'on se rappelle à quel point les contestations s'étaient tassées en 2008 dès le début des très controversés Jeux de Pékin. Suivant les médias, les avis divergent sur la manière d'aborder

ces questions. La position de la presse quotidienne régionale est délicate.

Seul le groupe de presse EBRA, en situation de quasi-monopole dans le grand Est de la France, envoie sur place deux journalistes chargés d'approvisionner la dizaine de quotidiens du groupe, *Le Dauphiné Libéré* et *L'Est Républicain* en tête. Pour les autres,

aucun journaliste ne sera présent sur le terrain. Cette absence de reporters sur place risque de causer d'autres difficultés : il sera impossible pour les rédactions de choisir les sujets qui seront traités. Les problèmes quotidiens de la société russe ne seront perçus qu'indirectement : « *On se fiera à l'AFP et peut-être à des journalistes indépendants* », confie Alain Goujon, chargé des sports olympiques à Sud Ouest. Pas question pour autant d'abandonner ces sujets : « *Il n'y a pas de journalistes sportifs, nous sommes des journalistes avant tout et nous traitons de tout* », assure Goujon. Pour lui, impossible de passer à côté des problèmes d'une Russie qui bafoue les droits des individus.

PEINE PERDUE

À *France Télévision*, le discours n'est pas le même : « *Comme toujours autour de ce genre d'événements, il y a des problèmes politiques sur place. Nous, on ne vient pas pour les régler, nous ne sommes pas les défenseurs d'une cause, nous sommes des observateurs* », explique Lionel Chamoulaud. En plateau, il aura la tâche d'assurer le relais entre les épreuves à l'antenne, et d'animer les temps morts. Bien sûr, *France Télévision* a prévu de parler des questions extra-sportives. « *L'avantage d'un groupe comme France TV, c'est qu'il y a plusieurs types de journalistes et des formats comme le 13h ou le 20h*

Impossible
de passer à côté
des problèmes
d'une Russie qui
bafoue les droits
des individus.

qui permettent de traiter toutes les problématiques ». Pas de mélange des genres donc, mais pas question non plus d'éluder les critiques. Chamoulaud l'assure : « Si un organisateur dit "ne parlez pas de ça", c'est la

première chose qu'on va aborder. Les organisateurs connaissent les sujets qu'on veut traiter, Poutine en profite pour lâcher du lest et voilà ! ». Un boycott ? « Ce n'est pas la solution. Le mieux est d'aller sur place et une

fois là-bas, de discuter », tranche Chamoulaud. Le 6 février, Sotchi sera le centre de toutes les attentions. C'est promis, la presse sera libre, indépendante, critique. Un serment prometteur, qu'il faut mettre à l'épreuve. Les

journalistes risquent d'être bridés et « escortés » de très près, sous couvert d'assurer leur sécurité dans un contexte explosif. Et puis, pas sûr que les critiques venues de France fassent sourciller le « tsar » Poutine. ➔



Benjamin Macé

Toutes les questions politiques autour de Sotchi sont-elles perturbantes pour votre préparation ?

Je n'y fais pas attention. En plus, je m'entraîne en Hollande, je ne parle pas du tout le hollandais, je ne comprends pas les JT ! Si je veux rester informer, c'est à moi

INTERVIEW

Benjamin Macé, natif de Bordeaux, représentera la France à Sotchi lors des épreuves de patinage de vitesse sur 1000m, 1500m et lors de la poursuite par équipe. Faute de moyens, il s'exile en Hollande, contraint de s'entraîner hors de toute structure nationale. Il porte un regard assez distant sur les querelles extra-sportives à l'approche des JO.

de faire la démarche et comme je n'ai pas forcément le temps, ce n'est pas les sujets auxquels je prête le plus attention. Ça a l'avantage de ne pas me perturber, je suis focalisé sur mes objectifs et c'est mieux comme ça.

Certains sportifs ont prévu de manifester leurs désaccords avec les autorités russes, c'est le rôle d'un sportif selon vous ?

Honnêtement, pas de mon point de vue. À mon avis, chacun se concentre sur son objectif qui est

avant tout sportif. En France, à ma connaissance, pas grand monde chez les sportifs n'a trop parlé de tout ça... En revanche, quand je vois François Hollande et le Président allemand qui annoncent qu'ils n'assisteront pas aux Jeux, pour moi, c'est plus un manque de respect envers les sportifs de leur propre pays qu'un quelconque signe de défiance envers Poutine ou la Russie !

Le boycott n'est donc pas une solution ?

C'est complètement ridicule, il

ne faut pas tout mélanger. D'autant plus que c'est la pire option, puisqu'à l'arrivée on n'affichera même pas notre mécontentement sur place. Pour revenir au domaine sportif, boycotter, c'est totalement inenvisageable pour moi. Dans notre discipline, on n'est médiatisé qu'une fois tous les quatre ans, c'est juste impossible d'imaginer ne pas y aller. Gâcher notre seule vitrine pour des « histoires stupides », ça n'a pas de sens ! ➔

Propos recueillis par Damien Gozioso

RÉTRO

Une foule compacte occupe les travées d'un stade plein à craquer. L'ambiance est pesante. L'excitation du public se mêle à la moiteur de l'atmosphère. Impossible d'oublier combien l'événement est important. Au centre de la pelouse, trois silhouettes se distinguent, puissamment éclairées par les nombreux spots qui sont pointées sur elles. Malgré leur carrure imposante, les trois athlètes n'ont pas l'air rassuré à l'idée de gravir ce podium qui se dresse devant eux. Ils se dandinent, ne tiennent pas en place. Cette boîte blanche floquée de grands chiffres noirs leur semble un sommet, l'Everest des podiums. Les deux coureurs américains échantent un rapide regard, comme pour se donner un peu de contenance. Les haut-parleurs du stade crachent les premiers mots du speaker, tentant péniblement de couvrir le tumulte en tribune. La cérémo-

Le 17 octobre 1968 à Mexico, Tommie Smith et John Carlos entrent dans l'Histoire. Ils copient le signe de ralliement des Black Panthers en signe de protestation contre la ségrégation raciale aux États-Unis et deviennent le symbole de toute une lutte.

Par Viktor Frédéric

nie commence. « Premier et champion olympique, Tommie Smith, États-Unis ». Le moment est venu. À l'annonce de son nom, le nouveau champion olympique s'avance vers l'estrade. 19 secondes 83 lui ont suffi pour avaler les 200 mètres, il lui en faut une de plus pour bondir sur la plus haute marche du podium. La foule exulte, Tommie est sur le toit du monde. Un officiel s'avance et orne d'une breloque dorée le cou du champion. Lorsqu'il se redresse, une émotion intense s'affiche sur son visage. Le temps de balayer l'assemblée d'un regard ému, John Carlos le rejoint. Une plaque de bronze brille sur son torse. Les cris et les acclamations

s'étouffent brutalement. C'est l'instant tant attendu. La Bannière Etoilée, l'hymne américain, va résonner. Smith fixe son regard vers le sol. Ses bras sont serrés le long de son corps, ses poings sont fermés, comme au garde-à-vous. Dans son dos, John Car-

los adopte la même posture solennelle. Le silence est total. Le drapeau américain désormais hissé flotte paisiblement dans le ciel mexicain. Les premières notes retentissent. D'un geste fluide et décidé, les deux athlètes américains brandissent leur poing ganté en direction du ciel. Ce jour-là, ils défient l'Amérique. ➔



JANVIER 1944 : RAFLE À BORDEAUX

La plupart des déportés qui ont quitté Bordeaux le 12 janvier pour Drancy ont péri dans le camp d'Auschwitz.

Richy Vanesio

C'était il y a soixante-dix ans. Les Allemands décident d'une rafle contre les juifs de Bordeaux et de sa région, à laquelle des Français vont collaborer. Récit de ces deux jours où on a conduit des juifs - français pour la plupart - vers la mort.

Mercredi 12 janvier 1944, 15h52. Un train quitte la gare Saint-Jean, à Bordeaux. 317 juifs sont entassés dans ses 24 wagons dépourvus du plus modeste aménagement. Avec une destination : Drancy, qui ne sera pour la plupart qu'une étape de quelques jours avant Auschwitz. Le drame de ces déportés s'était joué deux jours plus tôt.

12h30, le lundi 10 janvier : l'intendant régional de Police Duchon se voit remettre une note par les Allemands. Elle prescrit l'arrestation de juifs dès 20 heures, le soir-même. Toute la journée, les fonctionnaires bordelais de Vichy en appellent à leurs supérieurs pour la conduite à adopter. Parmi ces hauts-fonctionnaires, le secrétaire général de la préfecture, Maurice Papon. À 21h05, Joseph Darnand, le dirigeant-fondateur de la Milice, finit par signifier au nom de l'État français « *qu'il convient de ne pas différer davantage l'exécution* » d'un ordre émanant des autorités allemandes, « *étant donné que l'opération devra être réalisée en tout état de cause* ». Les policiers et gendarmes français doivent y prendre part. Il faut « *saisir tous les Juifs restant encore, sans considération d'âge* ». Une rafle, donc. Les tergiversations, voire les réticences, viennent du fait

Par Kévin Morand

que les juifs restants sont surtout français. Ce sont quelques heures de gagnées sur l'horaire initial, qui permettent certainement à des familles d'échapper à l'arrestation, pour cette fois.

REGROUPÉS À LA SYNAGOGUE

Il est 23 heures, quand Lucien Dehan, du Commissariat aux questions juives, se présente au domicile d'André Torrès*, rue Tombe-l'Oly, près de la Victoire. Avec sa mère Yvonne, Torrès est conduit à la Synagogue de la rue Sainte-Catherine, désignée comme lieu d'internement. Leurs gardes sont allemands, et français. 3 heures du matin, rue Veyrines, toujours dans le quartier de la Victoire. Quatre *feldgendarmes* tirent Marcelle Renouil* de son sommeil. On la fait monter dans un camion militaire, qui s'arrête aux portes de toutes les familles juives du quartier figurant sur leur liste. D'abord internée à la caserne Boudet, elle y retrouve plusieurs membres de sa famille, dont sa grand-mère aveugle, ou deux cousines germanes, pourtant catholiques puisque baptisées. Ils

sont transférés à la synagogue le lendemain, parmi les autres malheureux arrêtés cette nuit-là. C'est un cas unique de regroupement dans un lieu de culte israélite, pillé auparavant. 462 personnes sont arrêtées dans Bordeaux et sa région. Et un seul « *incident à déplorer* » d'après les autorités : la tentative de suicide d'un mutilé de 48 ans à Arcachon.

Pourquoi une telle action anti-juive ? Pourquoi à ce moment-là ? Plusieurs facteurs jouent en défaveur d'une communauté déjà décimée dans la capitale girondine. On retrouve dans les instructions allemandes le signalement du Grand Rabbin de Bordeaux Joseph Cohen. Cette figure

tutélaire des juifs bordelais, longtemps confiant en l'administration vichyssoise, fuit le 17 décembre 1943. Les derniers événements lui avaient donné tort, les rafles concernent désormais tous les juifs, français compris. Son arrestation est « *dans tous les cas nécessaire* ». Il réussit à se cacher jusqu'à la Libération.

Par ailleurs, en décembre 1943, le secrétaire général de la Police, René Bousquet, qui avait négocié

avec l'Occupant les modalités de la collaboration de la police française, est limogé. Il est remplacé, à la demande des Allemands, par Joseph Darnand qui collabore à la traque des juifs et des résistants avec sa Milice. Le même Darnand avait été nommé *Obersturmführer* de la Waffen-SS l'été précédent. La rafle de janvier 1944 pourrait être un test pour la préfecture de la Gironde, pas réputée pour être des plus « efficaces » dans la collaboration. À la suite de la rafle, dans son rapport, le préfet note que « *la police d'État perdra un peu du crédit dont elle jouissait auprès de la population, hostile à toute action menée contre des personnes n'ayant commis aucun délit* », que c'était une participation de la police « *à contrecœur* », et que ça a suscité une « *émotion vive* » en ville.

UN PETIT VEL'D'HIV'

Deux jours durant, les juifs arrêtés sont confinés entre les murs de la synagogue et contenus derrière des barbelés. Des infirmières de la Croix-Rouge sont là pour leur venir en aide. Voire plus, comme mademoiselle Descoubès. Elle dissimule à la vigilance des vigies le petit Boris Cyrulnik, âgé de 6 ans, arrêté sur dénonciation d'un voisin. Ce fils de juifs immigrés d'Europe centrale, devenu psychiatre et auteur réputé, échappe une première fois à la déportation avec ses pa-

" Saisir tous les Juifs restant encore, sans considération d'âge "



Mémorial de la Shoah

La synagogue de Bordeaux, profanée, a servi de lieu d'internement pour les juifs arrêtés pendant la Seconde Guerre mondiale.

rents en 1942. Ils l'avaient confié à son institutrice, Marguerite Farges. *"Depuis que je suis chez Margot, je ne suis plus juif"*, dit-il à celle qui l'a sauvé ce jour-là de la déportation. Comme au Vel'd'Hiv' - à une toute autre échelle - on imagine aisément l'air rendu irrespirable, les crises de certains dont les nerfs lâchent, les gardes allemands aux coups faciles. Un rapport des renseignements généraux signale qu'une fois connue la nouvelle de la rafle, *« une foule de curieuse est venue stationner devant la synagogue, attirée semble-t-il par la sympathie pour les israélites »*, même s'ils n'étaient *« pas très aimés à Bordeaux »*. Ce qui frappe l'opinion publique, c'est que la rafle est *« dirigée contre des citoyens français, également en raison de l'état de santé et de la situation de certains israélites arrêtés »*. En effet, sont indistinctement visés vieillards, enfants de tous âges, femmes enceintes ou mutilés de 14-18 ...

AUSCHWITZ VIA DRANCY

13h20, le mercredi 12 janvier. Un train spécial en provenance de Bayonne entre en gare de Bordeaux pour une halte. Il transporte déjà 20 juifs arrêtés dans le Pays basque. Plus de trois cents autres convergent vers la gare dans les cars affrétés par la préfecture, après deux jours passés dans leur lieu de culte désacralisé. En deux heures à peine, à l'écart des regards, entre dix et quinze déportés sont poussés dans chaque wagon. Viendront s'ajouter au convoi les raflés du Libournais. Ils sont 365 au total à former ce convoi. Marcelle Renouil en échappe, comme quelques femmes de prisonniers de guerre avec qui elle est restée dans la synagogue lors de son évacuation.

Pour les autres, André Torrès compris, le transfert vers Drancy est un long calvaire de vingt-cinq heures, dans des wagons ini-

tialement voués au transport de bestiaux. La déshumanisation est déjà en marche. Pas de banc, pas de paille, seulement deux seaux « hygiéniques » : les conditions sont similaires à celles que la plupart des déportés connaîtront le 20 janvier, jour de départ du convoi n°66 de Drancy, ou dans des convois suivants. La destination finale est Auschwitz. La synagogue n'était qu'une première antichambre vers les camps, vers une mort quasi certaine.

André Torrès s'en sort. Il revient à Bordeaux pendant l'été 1945. Il a tout perdu. *« Soixante-dix ans déjà que l'indicible, l'incroyable, s'est produit à Bordeaux »*, rappellera Emmanuel Valency, le rabbin de Bordeaux, sur le parvis de la même synagogue, le 12 janvier dernier. Oui, la folie criminelle de l'Occupant a bafoué pendant cinq ans nos valeurs fondamentales, et comme l'a reconnu le président Chirac en 1995, elle *« a été secondée par des Français, par l'État français »*. La communauté juive se souvient chaque année, le souvenir est un devoir de la Torah. On espère que la France dans son ensemble n'oubliera jamais de le faire à ses côtés. 🇫🇷

* Marcelle Renouil et André Torrès ont témoigné lors du procès Papon, propos recueillis par *Sud Ouest*.

3 QUESTIONS À... CAROLE LEMÉE

Docteur en anthropologie sociale et culturelle, Carole Lemée est commissaire de l'exposition évoquant la déportation des juifs du convoi du 12 janvier 1944.

Qu'allez-vous présenter pour cette nouvelle exposition ?

En tant qu'anthropologue, c'est le vécu de cette période qui m'intéresse. L'originalité de cette installation est qu'elle rassemble des archives institutionnelles et des archives familiales très intimes. Les victimes en question ont souvent été spoliées de leurs biens. Je ne leur ai rien demandé, elles me confient parfois tout ce qui leur reste de cette époque. C'est le cas d'André Torrès par exemple. Il m'a fait parvenir l'été dernier sa carte de déporté.

Pourquoi précisément s'être focalisée sur ce convoi ?

Ce convoi est l'avant-dernier qui est parti de Bordeaux. En tout, il y en a eu dix. Ce qui fait sa singula-

rité, c'est que la synagogue profanée en décembre 1943 a servi de lieu d'internement dans l'objectif de former un convoi de déportation. Mais c'est le panorama entier des situations que j'essaie de montrer. Tous ceux qui ont été arrêtés n'ont pas été déportés. Il faut parler d'arrestations, au pluriel, car 46 localités sont concernées, et d'internements car il n'y a pas eu un lieu unique. Et puis il y a eu des libérations, même si c'est une part infime. Il y a eu des déplacés vers le camp de Mérignac. Pour les 385 déportés à Drancy, on retrouve également plusieurs situations.

A qui s'adresse cette installation ?

C'est le Consistoire qui m'a sollicitée. Mais c'est un travail conçu pour la cité toute entière. C'est pourquoi il n'y a pas de symboles traditionnels du judaïsme sur l'affiche. Mais il y a la lumière. Quand j'ai conçu cette exposition, je voulais que les victimes et leurs noms soient dans la lumière, et qu'ainsi ceux qui nous rendront visite prennent conscience qu'à travers les noms ce sont des êtres humains qui ont souffert.

Propos recueillis par K.M.

Exposition « Convoi Bordeaux-Drancy du 12 janvier 1944 : arrestations, internements, et déportations », ouverte au public du 23 janvier au 31 mars à la synagogue de Bordeaux. Renseignements sur raffesgironde1944.org



Bundesarchiv

Les juifs arrêtés sont transportés dans des cars bondés vers un lieu d'internement.

SHANGHAI SUR SON 31

Axelle et ses amis vivent en Chine depuis quatre mois. Ces jeunes Français ont célébré leur premier Nouvel An à Shanghai, leur ville d'accueil. L'occasion pour nous de raconter la vie de ces jeunes expatriés.

Mardi 31 décembre, 17 heures. La nuit vient de tomber sur Shanghai. Les buildings s'illuminent. Le froid est moins agressif que ces derniers jours. Le cap des cinq degrés a été franchi. Autre bonne nouvelle, le pic de pollution s'est dissipé. Les décorations de Noël éclairent toujours les rues du centre-ville. Les Shanghaïens arpentent encore les boutiques et les cafés, mais la soirée du Nouvel An s'annonce déjà. People's Square concentre toute l'attention. Il faut dire qu'on est là au cœur du cœur de la cité : l'endroit réunit à la fois la mairie, l'opéra et le principal musée de la ville. Des jeunes Chinois distribuent des invitations.

Par Adèle Latour

Plusieurs boîtes organisent des soirées à thème pour l'occasion. Le Bar Rouge propose d'observer le feu d'artifice depuis sa terrasse, juste en face du Bund, promenade aux abords du fleuve Huangpu. Le code vestimentaire : « *Votre plus belle tenue, avec une touche d'or* ». Pour 300 yuans (37 euros) l'entrée, on a même droit à une coupe de Moët & Chandon ! Un peu plus loin sur la promenade, le New Heights organise une soirée intitulée « *Great Gatsby party* ». Acrobaties, magie, et spectacles de danse en bonus ! Sur le Bund, des techniciens achèvent les préparatifs pour le feu d'artifice qui aura lieu ce soir.

18 heures. Les forces de police bloquent les rues accédant au Bund, et ferment la station de métro « East Nanjing Lu ». Une foule immense est attendue ici. Emmiettées dans leurs contrefaçons chinoises, Axelle et Marine sourient. « *Quand je pense qu'on va pouvoir assister au feu d'artifice du haut de l'immeuble de notre copine Morgane, pendant que toute la ville s'entassera ici ! C'est génial* », glisse Axelle. C'est leur choix. Les deux jeunes Françaises et leurs amis n'ont pas envie de risquer l'étouffement. À minuit, ils surplomberont la ville du haut du building.

En attendant, l'heure est aux préparatifs.

19 heures. Retour chez elles dans le quartier Xujiahui, à l'ouest de la ville. L'appartement est grand. Il y fait froid et humide. Un chauffage, qui sert aussi de clim, tente de réchauffer le salon. « *Comme si la pollution extérieure ne suffisait pas,*



ce truc prélève l'air de dehors, pour nous le renvoyer ici. C'est comme ça partout ici », râle Axelle. A la cuisine, Quentin, le troisième coloc, prépare des salades pour le repas du soir. Un peu de soja et de sauce nuoc-mâm, au milieu des tomates et concombres, pour le côté asiatique. Ils sont une quinzaine à dîner chez Morgane. Tous apportent leur petite contribution. Axelle et Marine enfilent leurs tenues de soirée. Un peu de blush, un peu de gloss, les cheveux lissés, et c'est parti !

UN DÎNER PRESQUE CHINOIS

20 heures, départ pour l'appartement de Morgane, dans le quartier de People's Square, en plein centre. Quentin et Axelle ont la nourriture et les boissons dans les bras. Marine hèle un taxi. Elle bredouille quelques mots en chinois, et le chauffeur se met en route. Derrière sa vitre en plexiglas qui le sépare de ses passagers, il s'agace déjà du monde sur les routes qui mènent au centre-ville. Les voitures s'insèrent sur la voie rapide, slaloment, klaxonnent. Toutes semblent converger vers le Bund d'où sera tiré le feu d'artifice. Les buildings, gigantesques, défilent sous les yeux d'Axelle. Elle signale certaines illuminations installées spécialement pour la soirée. « Vous avez vu ces immenses projecteurs sur le building là-haut ? Ils y sont pas d'habitude ! ». Le taxi cherche son chemin. Entre la foule qui s'accumule et les embouteillages envahissants, il n'y voit plus très clair. Il tente un raccourci. Marine n'est pas sûre qu'il emprunte le bon chemin. Elle essaie de le guider. En chinois de débutant, c'est pas facile. Elle finit par reconnaître les lieux.

Trente minutes, et vingt-sept yuans (3,50 euros) plus tard, les trois Français entrent dans l'immense building. Au 3e étage, Morgane accueille ses trois amis. La soirée est déjà bien entamée. Une quinzaine d'expatriés français discutent en grignotant. Les garçons dans la cuisine. Les filles dans le salon. Alcools, jus de fruits, et bouffe sur les tables. Axelle se saisit d'une bouteille : « Ce truc, c'est super ! Ça s'appelle le soju. C'est un spiritueux coréen fait à base de sources d'amidons. Ce qu'il y a de ouf, c'est que tu le mélanges avec des jus de fruits et tu sens rien ! Alors que c'est aussi fort que la vodka en termes de degrés ! ». Marine ouvre un paquet de viande séchée : « C'est super bon, mais à la fin, ça devient un peu écœurant ».

TOUS AU SOMMET !

23h30. M-30. Morgane presse tout le monde, il est temps de monter au 27e, sur le toit : « Certes le feu d'artifice ne commence que dans



Axelle Moser

La fête des lanternes s'inspire d'une tradition du Nouvel An chinois.

une demi-heure, mais je vous préviens, vous allez kiffer l'échelle pour accéder au sommet ! ». On enfille les manteaux, les gants, les bonnets. Direction l'ascenseur... dans un premier temps. Eh oui, un feu d'artifice au sommet d'un building shanghaien, ça se mérite ! Cinq étages à gravir à pied, et pour terminer, une échelle, comme installée clandestinement. Les derniers barreaux franchis, une vue imprenable sur la mégapole chinoise s'offre aux jeunes fêtards. Derrière l'immeuble, les voies rapides sinuuses s'entremêlent. Les voitures, minuscules, dessinent des guirlandes de lumière. Au loin, de petits feux d'artifices ont déjà débuté. A gauche, l'immense centre commercial de People's Square affiche un « Happy new year » démesuré. Le Musée de Shanghai est éclairé par des projecteurs

blancs. En face, le Bund est noir de monde. Les routes aux alentours sont surchargées, les voitures immobiles. De l'autre côté du Huangpu, l'ensemble des buildings, appelé couramment skyline, rayonne. La Perle de l'Orient ne cesse de clignoter. Cette immense tour de télévision n'est surpassée que par le décapsuleur géant. Éclairé par un faisceau bleu, ce long building se distingue dans le fond. « Ouaaah », « Ooh », « aaah », tous s'exaltaient ! Ils ont comme l'impression de redécouvrir la ville dans laquelle ils vivent : « Voir tout ça de si haut,

c'est ouf ! », lance Axelle. Marine et leurs amis discutent, rient, grelottent un peu. Tous surveillent leur montre, et trépident d'impatience. Et puis le décompte, 5, 4, 3, 2, 1,... 00h00. Le ciel s'illumine, le Bund s'enflamme, la skyline s'embrace ! Du doré, du bleu, du vert, du rose, le feu d'artifice illumine la ville. Une acclamation générale s'élève au-dessus de la foule du Bund. Les buildings affichent des « Happy new year 2014 » couvrant entièrement leur façade. Sur le toit de l'immeuble de Morgane, les expatriés, loin de chez eux en cette nouvelle année, s'enlacent, s'embrassent, se serrent les uns contre les autres. Shanghai vient d'entrer en 2014.

« Bonne année ma puce », chuchote Marine à Axelle, « je suis tellement heureuse de vivre ce moment avec toi ! ». Les deux jeunes filles sont arrivées en septembre. Elles ont rapidement em-

ménagé ensemble. L'expérience chinoise les a rapprochées. Après quinze minutes, le feu d'artifice prend fin sous de vifs applaudissements. Morgane propose de retourner chez elle en attendant de se décider pour la suite des opérations. L'échelle, les escaliers, l'ascenseur, et tous retrouvent leurs verres de vin laissés dans l'appartement.

1 heure. Il est temps de décider du reste de la nuit. Une évidence s'impose : hors de question de se rendre aux « soirées-expat » : « Non mais sérieux, 800 yuans la soirée (100 euros), faut pas abu-

ser ! », s'insurge Charline. « Le dîner est compris », indique Marine. « Non mais quand même ! ». Juliette lance l'idée du Muse, une boîte qu'ils connaissent déjà tous. « On ne va pas aller dans une boîte de Chinois ! », s'exclame William. Chloé rétorque : « Il n'y a pas que des Chinois au Muse, il y a plein d'Occidentaux ! ».

UNE BROCHETTE POUR LA ROUTE ?

02h30. L'idée de Juliette a triomphé. Ce sera le Muse. On range un peu l'appart. On s'équipe contre le froid. Et c'est parti ! Dans la rue Dagu Lu, impossible d'avoir un taxi. Des gens partout. Tout le Bund est remonté vers le centre. Les fêtards cherchent quoi faire. Un groupe de jeunes Chinois court après les taxis, se plante en travers de la route. Ils gesticulent dans tous les sens, hurlent des phrases incompréhensibles. Aucun chauffeur ne s'arrête. Tous sont occupés. Pas de lumière verte sur les toits des voitures. Des files d'attente interminables devant les arrêts de bus aux vitres largement embuées. Un jeune soupire. Il a l'air désespéré. William prend les choses en main et décide : il faudra se rendre à la boîte à pied. Axelle râle un peu. « C'est bien à une heure de marche ! ». Hu ose enfin s'affirmer. Elle connaît le chemin. Elle guidera la petite bande. Xièxie Hu !

Axelle est à la traîne. La boîte certes, mais l'ambiance de la rue la réjouit déjà. Son appareil photo est vissé dans sa main. Elle observe, se marre, mitraille.

3 heures. East Nanjing Road est bondée ! « Oh putain c'est fou »,

Il fait moins de dix degrés, mais tout Shanghai est dehors !

s'exclame Axelle. « *Ici c'est ce qu'on appelle les Champs-Élysées de Shanghai, mais même en journée, il n'y a pas autant de monde* ». Il fait moins de dix degrés, mais tout Shanghai est dehors. On ne distingue plus le pavé de la rue piétonne. Le feu d'artifice s'est terminé il y a plus de trois heures, et toute la foule s'est retrouvée au même endroit. Et les Chinois ne sont pas en train de chauffer les pistes de danse... ils mangent. De la nourriture partout ! Des vendeurs grillent de la viande non identifiée sur des plaques grasses et cramées. Les jeunes, comme affamés, se jettent sur les brochettes, qu'ils dévorent férocement. Des odeurs de nourriture se mélangent. Axelle passe devant un stand en se bouchant le nez : « *Oh c'est pas vrai le Stinky tofu, ça pue !! C'est une sorte de pâte fermentée. Ils en cuisinent dans toutes les rues ici, mais c'est immonde !* ». On ne sait plus si les masques couvrant quelques visages sont là pour la pollution ou pour ces relents persistants. Pourtant, une dizaine de chalands attend devant le stand de tofu puant. Une jeune fille croque à pleines dents dans cette masse blanche gluante. Elle a l'air ravi. Mais les vendeurs de nourriture ne sont pas les seuls de sortie. Des marchands ambulants ont envahi le passage. A plus de trois heures du matin, des « *it-girls* » chinoises achètent des fringues en pleine rue. Des amoureux transis offrent des fleurs à leur chérie. Et même des enfants ont droit à leur petit jouet. L'euphorie oui, mais le chaos aussi.

Des ados errent l'air hagard et perdu. Le soju a déjà fait des dégâts. La police est omniprésente. Des dizaines de flics déambulent, patrouillent. Ils veillent sur cette folie passagère. Un périmètre de sécurité a été créé autour d'un immeuble d'où des petits malins lancent des pétards. Les flics hurlent qu'il faut dégager de là. Une jeune fille passe en vélo là où elle n'aurait pas dû, et c'est l'interpellation. En agitant ses grands bras, le flic lui montre le toit de l'immeuble. Trop dangereux de passer sous des pétards ! Au sol, des ordures jonchent le sol. Des agents ont saisi leurs balais. Ils repoussent les fêtards envahissants. L'un d'eux n'hésite pas à lancer des déchets sur une jeune fille qui écarquille les yeux. De toute façon, rien n'y fait. La rue ressemble à un McDo géant à quatre heures du matin ! Devant la classe et élégante boutique Omega, des restes de nourriture et des papiers sales sont entassés, et bouchent l'entrée. « *C'est les Chinois quoi* », souligne Axelle. « *Regarde, les filles ont des tenues trop classes, mais rôtent et crachent par terre!* ». Au milieu du chemin, la jeune fille somme ses camarades de s'arrêter. Des étudiants allument des lanternes rouges qu'ils lancent dans le ciel. « *C'est la tradition* », remarque

Hu. « *C'est joli hein ?* ». Les boules lumineuses s'envolent lentement au-dessus de la ville, jusqu'à devenir minuscules. Axelle éclate de rire. L'une d'elles s'est coincée dans un arbre : « *ils vont mettre le feu à la rue, ça va être des barres de rires !* ».

TOUS EN BOÎTE !

4 heures. Arrivée à la boîte. Enfin ! Filles et garçons y rentrent gratuitement. Un premier de l'an. C'est aussi ça la Chine ! Un ascenseur bien sûr, et Axelle se rue directement sur la piste de danse. À l'entrée de la boîte, des jeunes filles forment une longue file. Elles attendent de pouvoir déposer

leurs manteaux au vestiaire. Le bar, gigantesque, au milieu de la boîte, accueille les garçons qui commandent plusieurs verres à la fois. À gauche, des tables

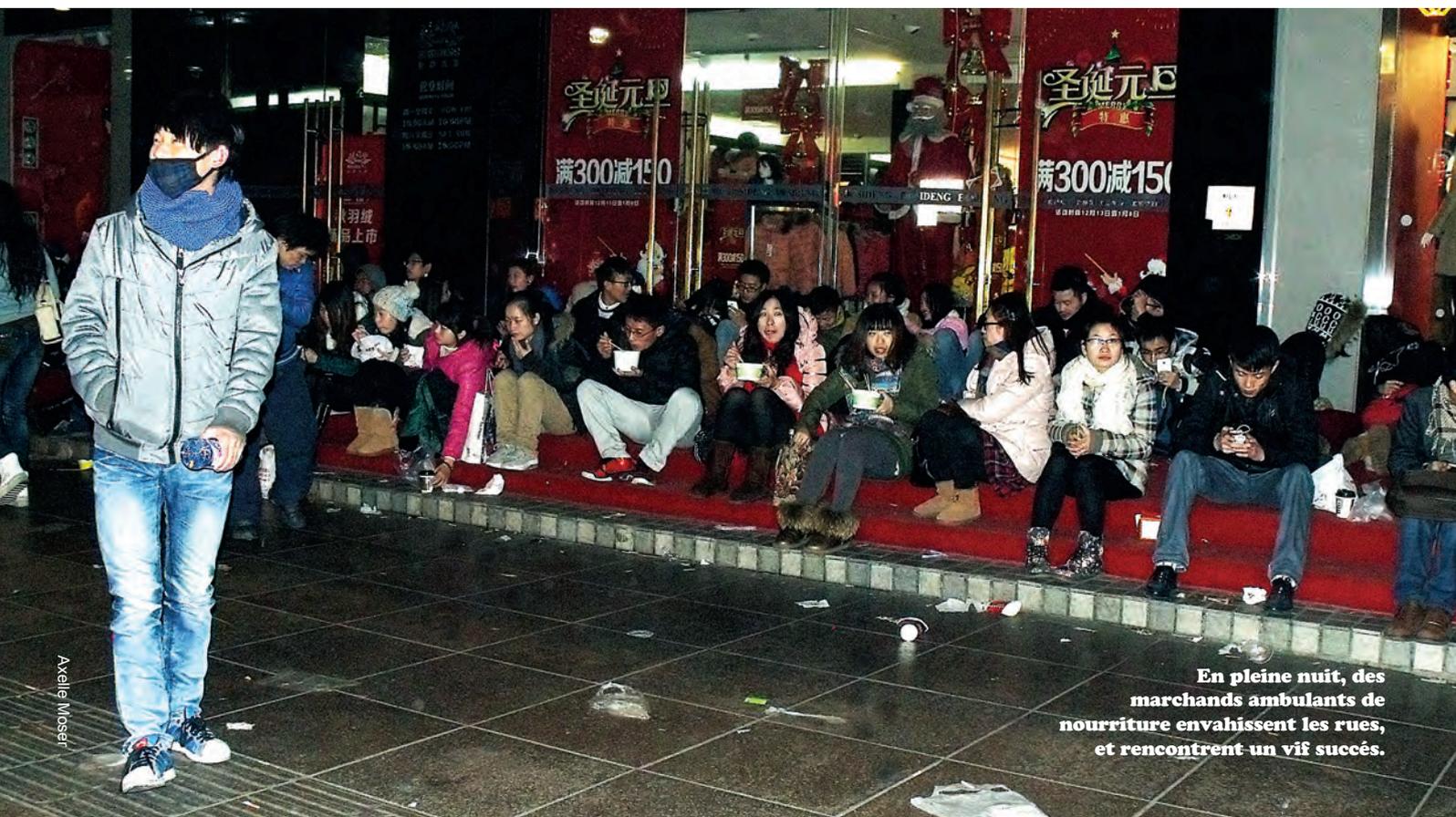
de billard. Ambiance détendue sur fond de musique électro. À droite, la piste de danse, remplie de gens déchaînés, tous serrés les uns contre les autres. Axelle se marre avec des Occidentaux, mais aussi avec des Chinois qui enflamment le dancefloor. Deux jeunes femmes, très apprêtées, s'avancent vers la Française. « *Happy new year* », lance l'une d'elles. « *You too ! - Les filles un peu bourges comme ça, culti-*

vées, qui parlent anglais, elles kiffent les Occidentaux, c'est un truc de malade ! ». Elle les attrape par la taille. Les trois jeunes filles dansent ensemble. Les deux Chinoises sont ravies.

5 heures. Axelle est crevée et assoiffée : « *Vu que tu peux pas boire l'eau du robinet ici, t'es obligé d'en acheter et ça me soûle* ». Un dernier bisou à ses copains et elle décide de rentrer. « *De toute façon, je sais déjà que je vais galérer pour revenir chez moi, donc autant partir maintenant* ». En sortant de la boîte, la jeune fille se met à la recherche d'un taxi. Elle lève le bras, appelle, demande de l'aide à un Chinois. Mais à nouveau pas de lumière verte au-dessus des voitures. Personne ne s'arrête. Un taxi rouge bordeaux s'avance finalement vers elle : « *Oh non, ceux-là, ce sont des clandestins - One hundred, one hundred (12,5 euros) - What ? Toi t'es un voleur hein* ». La Française prend deux secondes pour réfléchir. « *Oh et puis zut, ils vont tous faire ça ce soir !* ».

Axelle s'affaisse sur la plage arrière. Les buildings illuminés défilent encore sous ses yeux. Sur les trottoirs, des jeunes filles en talons hauts et mini-jupes lèvent désespérément les bras pour attraper un taxi. Des garçons alcoolisés se tiennent par les épaules pour se soutenir. Les déchets s'accumulent encore davantage sur les trottoirs. Axelle fixe ce charmant spectacle et sourit : « *Pour une fois que mon nouvel an n'aura pas été une grosse galère !* ».

Axelle : "Les filles ont des tenues trop classes, mais rôtent et crachent par terre!"



En pleine nuit, des marchands ambulants de nourriture envahissent les rues, et rencontrent un vif succès.



BORDEAUX. — Le Quai de Bourgoigne & la Rade

ND Phot

LE JOURNAL DE 1914

BORDEAUX, ENTRE NEIGE ET BRASÉROS

Dans chaque numéro d'Imprimatur, nous revenons sur un moment de la vie en Gironde il y a cent ans. Cette semaine, promenade temporelle entre le 12 et le 18 janvier à partir des archives de *La Petit Gironde*, l'ancêtre de *Sud Ouest*.

Nous sommes le dimanche 11 janvier au soir. Trois jeunes au lever de coude vigoureux entrent par effraction dans une charcuterie et font une petite misère à un beau cuissot de jambon, qu'ils finissent par emporter avec eux... Mal leur en prend : la maréchaussée les intercepte et le voleur de victuailles en chef écope de 2 mois de prison, de quoi se mettre au pain sec et à l'eau pour ses futures soirées.

Mais ce qui préoccupe avant tout les Bordelais, c'est un ennemi coriace aux conséquences bien plus désastreuses qu'aujourd'hui : le froid. L'esplanade des Quinconces et le Jardin Public sont recouverts d'une épaisse couche de neige, les chevaux glissent sur le givre en abondance, et la population se plaint de l'inefficacité des braseros allumés sur les places centrales de la ville. Les trains régionaux, comme les ouvriers paveurs et les tombeliers chargés des ordures sont paralysés par ces températures exceptionnellement basses qui frappent toute l'Europe, et qui atteignent jusqu'à -8° à Bordeaux. Cette vigoureuse vague de froid emplit l'hôpital Saint-André de victimes de congestion, comme ces deux hommes sans

Par Eléa Giraud

domicile fixe retrouvés sur les quais de Paludate mardi 13.

Pour contrer les ralentissements du service public de nettoyage, le conseil municipal demande à tous les habitants de bien vouloir balayer proprement leur devanture et de mettre dans des récipients appropriés les restes de cendre du foyer et de suie de ramonage, qui transforment les rues en de sordides marécages.

RODOMONTADES ET HARCÈLEMENT

Alors qu'on garde un œil rivé sur les rodomontades du « parti militaire et pangermaniste » en Allemagne, et qu'on cite les violences d'officiers allemands contre des « Alsaciens inoffensifs » auxquels on exprime des « sympathies ardentes », la vie culturelle locale se poursuit. Les nombreuses salles de spectacle de la ville sont abondamment fréquentées, par exemple la *Scala* où on

peut voir tous les soirs la pièce *Bec de Gaz* d'un certain Robert... Dieu-donné, qui comporte des parties chantées, interprétées par la célèbre Flametta la Bohémienne. La ville est d'ailleurs plongée dans un vif débat, à la suite d'une annonce de la municipalité. La ville prolongera les tramways urbains la nuit, uniquement pour les spectateurs de pièces de théâtre, ce qui provoque la colère des autres usagers devant ce qu'ils considèrent comme une injustice.

On se passionne aussi pour un scandale qui fait l'actualité : la campagne d'accusations proches du harcèlement organisée par *Le Figaro* à l'encontre du ministre des Finances, Joseph Caillaux. La cabale fait la Une de tous les journaux : de sa politique budgétaire pour réduire le déficit français - il est celui qui introduit pour la première fois en France le concept d'impôts sur le revenu - à sa vie sentimentale, tout y passe. Ce qui conduira Mme Caillaux, pour rétablir l'honneur de

son mari, à assassiner le directeur du *Figaro*, M. Calmette, de plusieurs coups de revolver tirés à bout portant, dans quelques semaines, en mars.

Et tandis qu'on s'émeut de la croix de la Légion d'honneur en diamants reçue par la comédienne Sarah Bernhardt vendredi, à Bordeaux et dans les environs, on organise concours de bébés, kermesses et futures festivités de la Foire aux vins qui commence dimanche et pour laquelle on peut acheter ses billets de tombola avec le journal *La Petite Gironde*.

Entre annonces de conférences ouvertes à tous à la faculté de Lettres, comme celle de jeudi à 15h30 « *Le Périgord aux temps historiques et protohistoriques* » ou le tournoi international de luttes de combat qui se déroule tous les soirs à l'*Apollo Théâtre*, la vie quotidienne suit son cours, rythmé par les chutes de neige, qui étouffent doucement sous leurs flocons les timides prémisses de la guerre.



48. - BORDEAUX. - La Place des Quinconces pendant la foire NG.

JUPPÉ EMPORTÉ PAR LES EAUX

Et si Alain Juppé avait vu la ville lui échapper et sombrer sous lui, que ce serait-il passé ?.. Une fiction (presque) vraie.

11 JUIN 1995.

Soirée des élections municipales. 1er tour. Les mines sont déconfitées. Les moues dubitatives. Dans le QG de campagne du candidat socialiste Gilles Savary, l'ambiance est morose. La défaite, on l'avait bien envisagée. La raclée, on préférerait ne pas y penser. Pourtant, le résultat est sans appel : Alain Juppé est élu maire de Bordeaux dès le premier tour. Gilles Savary s'en tire avec moins de 20% des suffrages. Les cotillons et le champagne n'ont pas été prévus. Qu'importe. Ils n'auraient pas trouvé preneurs. On débouche juste quelques bouteilles d'un mauvais pinard pour faire oublier l'âpre défaite par une migraine carabinée qui clouera au lit la dizaine de militants encore présents après 21 heures. Demain, les migraines passées et le pinard éclusé, on recommencera à rêver à des jours meilleurs et des lendemains qui chantent. 48 ans que

Par Marine Le Gohébel

Dessins de Pauline Bonnin

la gauche attend. Elle n'est plus à six ans près. François-Xavier Bordeaux est là. Le dissident socialiste trinque. La gauche est unie dans la défaite et dans l'ivresse. La beauté paradoxale des soirs de débâcle. Au QG de campagne d'Alain Juppé, en revanche, la fête bat son plein. La famille Brizard a fourni les bouteilles. Parachutage réussi pour le premier-ministre adoubi par Chaban-Delmas. Bordeaux s'est trouvé un nouveau prince. Le « meilleur d'entre nous ». Juppé sourit. Air narquois et ton altier. A lui la cité girondine.

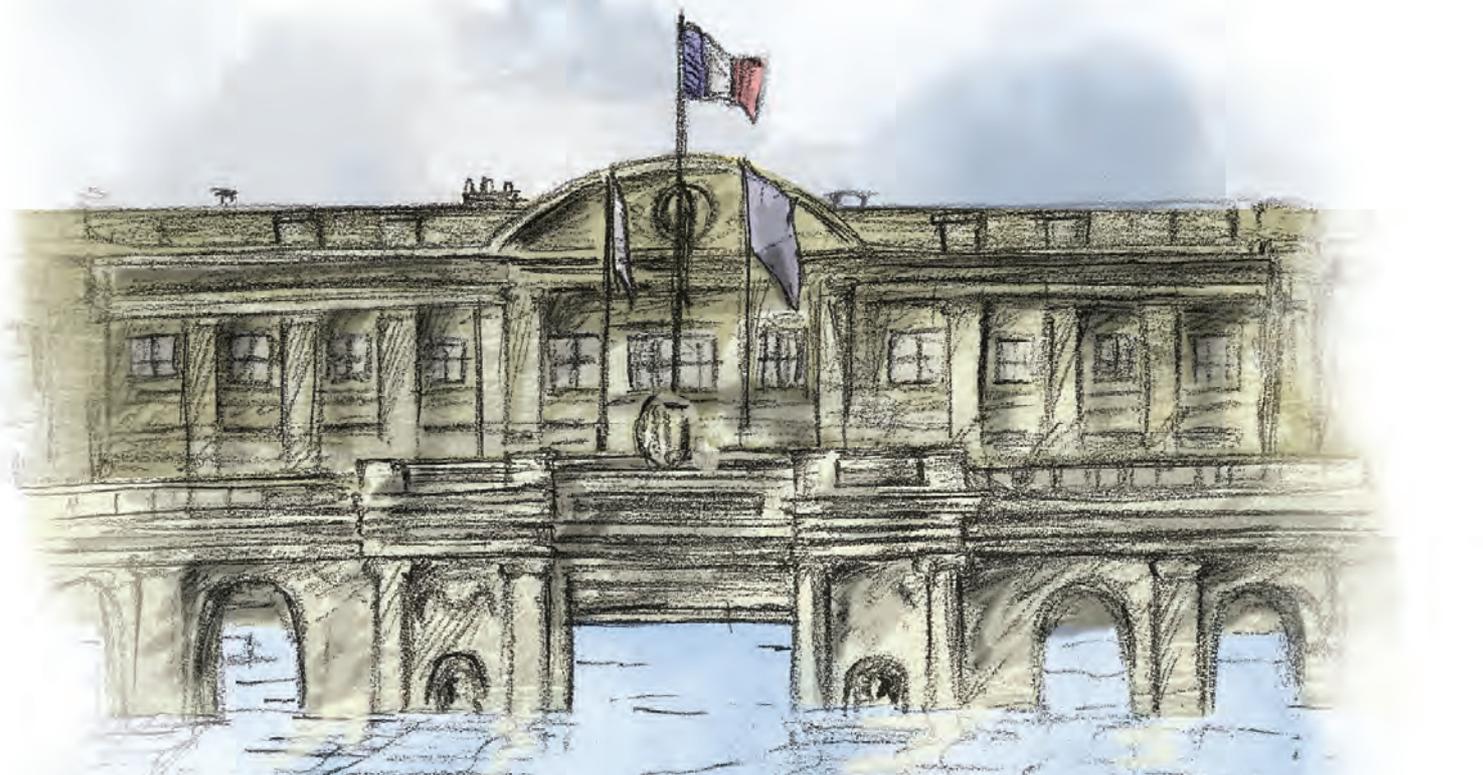
FIN NOVEMBRE 1995.

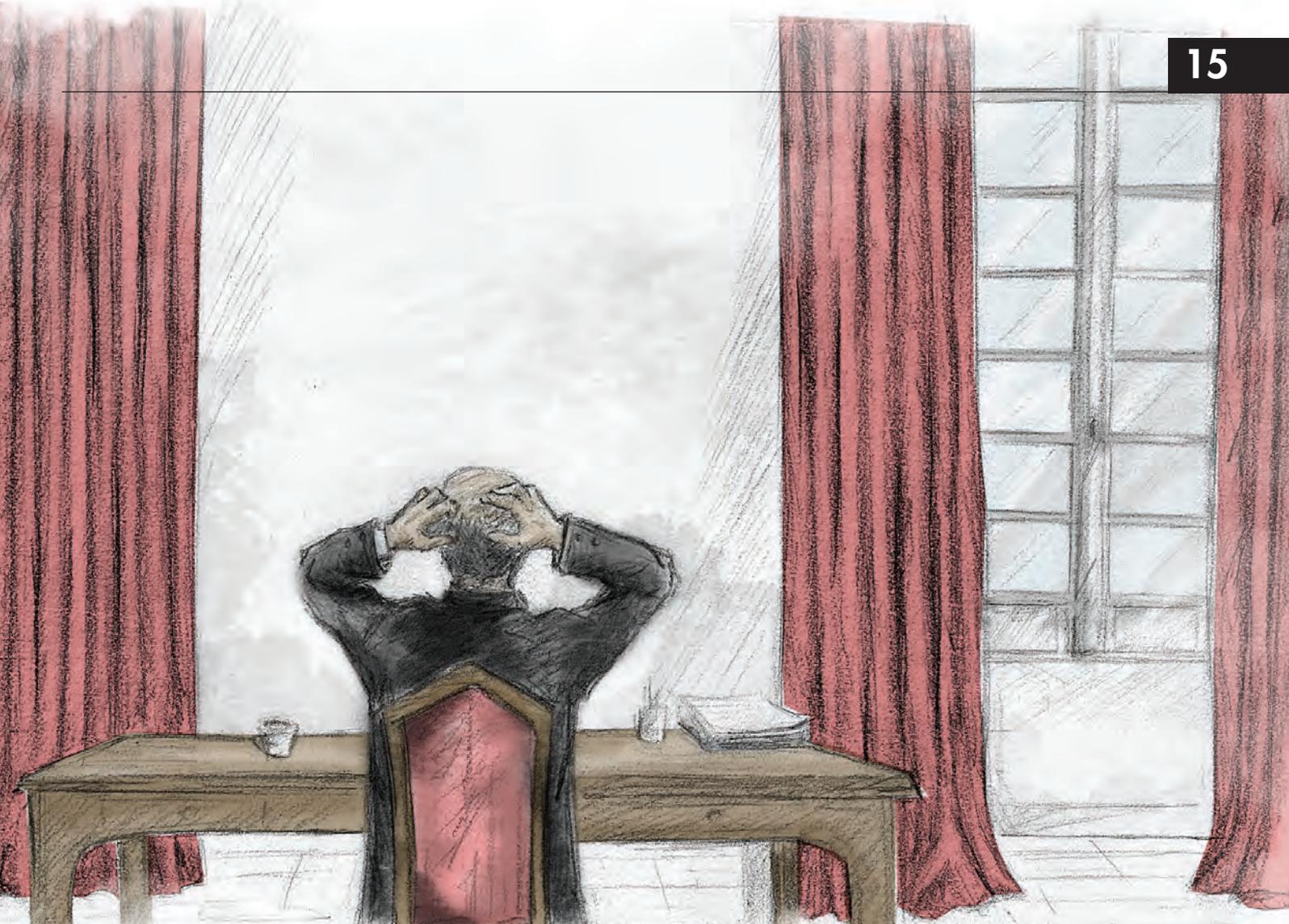
Il fait froid. Le vent polaire vient du Nord. Il souffle sur le cours de l'Intendance. Glace l'air. Gerce les lèvres et jette les passants dans les quelques boutiques restées ouvertes. La ville est bloquée. Arrêtée. Suspendue. Paralysée depuis deux semaines. Le « Plan Juppé » sur les retraites a jeté dans la rue des milliers de manifestants. Ici, la fronde a une saveur particulière. Pey-Ber-

land. Des centaines de manifestants s'y réunissent quotidiennement. On crie « Juppé démission ». La colère exulte. On veut sa tête. Les routiers ont encerclé la ville, incendié des pneus, bloqué la rocade. Les bus ne circulent plus. Ils pourrissent au dépôt. La gare est déserte. Aucun train. Ils n'arrivent pas. Ne partent plus. Les universités sont fermées. La voiture est le seul moyen de se déplacer. Les embouteillages sont de plus en plus nombreux. Concert de klaxons. La ville est congestionnée. Encombrée. Engorgée. Les insultes fusent aux heures d'affluence et on siphonne le gasoil du voisin la nuit. Les poubelles s'entassent. Les rats pullulent. L'odeur est insoutenable. Les sacs plastiques jonchent les rues. La ville est à cran. Au bord de l'implosion. Bordeaux prend des airs de ville assiégée.

Juppé croit à une révolte sans lendemain. Cette colère ? Un problème de communication, tout au plus. Une erreur politique, non. Le 5 décembre, il préside le conseil municipal. Les manifestants l'attendent. Les boulevards sont bloqués. A chaque intersection de rue, on le hue. On le conspue. On le prie de rentrer à Paris, de foutre le

camp. « Qu'il dégage ». Une foule compacte s'est massée devant le Palais-Rohan. On incendie les déchets. On crie. On vocifère. On jette sa rage à la gueule de ce parvenu. Les rues Montbazou et Bouffard sont encerclées. Il faut ruser. Juppé





entre par une porte de service. La salle du conseil est vide. Ou presque. L'opposition arrive en retard. Et bruyamment. Elle envoie rapidement valser l'ordre du jour. L'ouverture de crêches et l'organisation d'un gala d'arts martiaux, « ça peut attendre », qu'ils prétendent. Ils ont affûté leurs armes, chargé les cartouchiers et sont prêts à tirer. « Juppé va sortir en lambeaux », ont-ils annoncé. Dehors, la pluie. Les chants. Les cris. Des slogans : « Juppé, tu nous rases. Dégage ! ». Il tient le coup, hausse le ton, frappe du poing sur la table. La sueur perle sur son front. Sa cravate est tombée. Sa chemise déboutonnée. Des combats politiques, il en a vus. Ce n'est pas cette bande de bouseux provinciaux qui aura sa peau. Le conseil touche à sa fin. Soudain, une fenêtre éclate. Des bris de verre atteignent plusieurs conseillers. Arrachent la peau des visages. On lance une torche de feu. D'autres flambeaux profitent de l'embrasement. Le vent s'engouffre. Fait voler les dossiers. Le tapis persan prend feu. Le feu se propage. Attaque les pieds

des bureaux en bois. Le cuir des fauteuils mollit. Il fait chaud. On tousse. On suffoque. Les bustes des anciens maires s'écroulent. Le nez de Jean Bouche a été arraché. Les oreilles roulent sur le sol. Juppé saute de sa chaise, enjambe le promontoire et jette sa veste en tweed. On jette des draps sur les flammes. L'incendie est finalement enrayé. C'est un Juppé en caleçon qui sort de la salle du conseil enfumée. Son velours côtelé vient d'y passer. Il vacille sur ses jambes. Ses yeux se convulsent. Il s'écroule. Malaise vagal.

FÉVRIER 1996.

Juppé est tétanisé. Les manifestations, les grèves, les insultes, l'incendie, il y pense encore. Ça le hante. Il flotte, il hésite. En public, pas un mot qui ne bute pas devant l'autre. Des blancs. Des bégalements à répétition. Ses discours sont devenus des litanies interminables. Il se perd dans ses notes. Ses conseillers craignent le pire. Déjà viré de son poste de Premier-ministre le 2 janvier, il se raccroche à la mairie comme un alcoolique à son alambic. L'opposi-

tion s'est enhardie. Le système de fidélités érigé par Chaban se fissure. C'est la bérézina.

Il relit inlassablement les essais de Montaigne. Il lit aussi ses auteurs grecs et latins préférés. Il commence chaque discours par un « *Ab urbe condita* » et a décidé de se lancer dans une traduction de Tite-Live. « *Là-dedans, il doit y avoir la solution* », lance-t-il à la cantonade. Personne n'y comprend plus rien. C'est intenable. Insupportable pour ses proches. Incroyable pour les Bordelais. Il faut l'abattre. Se résoudre à l'abattre. Comme un vieux chien malade qu'on n'hésite plus à faire piquer. Au journal *Sud Ouest*, on tire à la courte-paille le journaliste qui va l'interroger. Le maire le reçoit dans son bureau du Palais-Rohan, dans un châte molletonné. L'œil hagard. Le poil hirsute. Les cheveux en bataille. Des boutons de fièvre entourent ses lèvres. Il commence ses phrases en latin, fait des pauses et les finit en grec. Odile, sa plus proche collaboratrice, perd patience. Elle vitupère : « *il ne me reconnaît plus. J'en ai ras la cafetière de ses locutions latines. Qu'il me parle encore de vocatifs et je lui fais avaler les prévisions budgétaires par le cul* ». L'inquiétude est grande. Le Palais-Rohan était la citadelle imprenable de Chaban, c'est devenu l'asile du fou. Le Port

de la Lune est plongé dans la nuit la plus noire.

À la Chambre de commerce et d'industrie, on se marre. Les vieux du Chabanisme s'y réunissent toutes les semaines. Jacques Valade fanfaronne : « *il fait moins le malin, le benêt bien coiffé* ». Le dauphin de Chaban n'a jamais pardonné à Juppé – « *ce nanti landais* » - de lui avoir volé sa ville et sa mairie. Il rongait son frein depuis tellement d'années. Il guettait les signes de la maladie de Chaban. Tout ça pour rien. C'est « *la Jupe* » qui lui a brûlé la politesse. Maintenant, il est prêt à tout pour lui faire mordre la poussière. Il le menace de diversion, d'abstention, de réveiller les vieux pontes bordelais et de les rallier à leur cause. Un seul projet pourrait ramener l'ordre dans les rangs de l'équipe : le métro. Un but commun, enfin. Comme à la grande époque. Chaban n'est jamais parvenu à le mettre sur les rails. Il a quitté la mairie sans parvenir à ses fins. Le métro, c'était son projet. Si Juppé veut se maintenir, il doit le relancer. Jacques Valade n'hésite pas à vaincre les dernières réticences du maire en péril. Il lui assure le soutien sans faille de la Communauté urbaine de Bordeaux, arrosée par les fonds juteux d'une veille et riche dame des Chartrons, une nommée Jeanine Terrasson.

Il se raccroche à la mairie comme un alcoolique à son alambic.

Le 22 juin 1996, Alain Juppé annonce solennellement la reprise des travaux. « *A vos pioches, le métro sera ou je ne serai plus. Ad Augusta per angusta !* ». Les ouvriers prennent les chemins des sous-sols boueux de la ville. Pioches, marteaux-piqueurs, explosifs, tous les moyens sont réunis pour venir à bout du calcaire à astérides stampiens des tréfonds bordelais. Les habitants sont abasourdis. Jacques Chaban-Delmas est venu les rassurer. Le vieux lion est sorti de sa tanière d'Ascaïn pour féliciter son protégé. Il décède quelques jours plus tard. Le sourire aux lèvres et l'âme en paix.

Les ouvriers s'affairent. Le métro doit être opérationnel avant 1998. Alain Juppé respire. Il vient de s'accorder quelques semaines de répit. Il tient bon. Les dissidences chabanistes se taisent. Croit-il...

27 SEPTEMBRE 1996

Galerie souterraine 3, sous-sol de Bordeaux, il est 5h. L'équipe de jour remplace celle de nuit. Transmissions. Rigolade. Quelques mètres à creuser et le cour Alsace Lorraine rejoindra le cours Pasteur. On y est presque. L'équipe pose une bombe. Quelconque. Une mèche. Une enveloppe. Une espolette. 3, 2, 1... Elle explose... Beaucoup plus que prévu... Bruit assourdissant. Les murs s'affaissent. Les échafaudages volent en éclats. Un souffle projette les corps. Les membres

se disloquent. Les barreaux des échelles deviennent des projectiles. L'électricité prend feu. Le feu se propage. La terre s'effondre. La pierre meurtrit les corps. Le bois s'embrase. Et l'impact s'étend, chemine. Loin. Loin dans la ville. Des secousses jusqu'à Blanquefort. Les immeubles qui tremblent. Les échoppes qui s'ébranlent. La ville qui se réveille. En sursaut. Apeurée. Catastrophée. Les sirènes retentissent. Assourdissantes. Hurlantes. Et l'eau. L'eau qui se propage. Par-

Des water-taxis assurent les navettes. Des barques se fauillent dans les ruelles.

tout. Qui noie tout. Qui souille les habitations des rez-de-chaussée. La boue poisseuse qui salit, qui viole l'intimité des appartements. L'odeur du souffre. De la chair brûlée. De la pierre noyée. De l'eau rance. Une odeur pestilentielle qui soulève les cœurs.

Il est trop tard. Les artères principales sont noyées. Les digues qui protégeaient les travaux du métro ont sauté. L'eau s'est propagée. L'eau se rue. L'eau est là. L'eau bouffe tout. Alain Juppé arrive. Terrorisé. C'est fini. C'est trop tard. Il s'effondre sous le choc. Et il pleure. Le 28 septembre, il démissionne. Du haut des terrasses de Méria-deck, il bafouille des adieux, des

trémolos dans la voix. Il est responsable. C'est de sa faute. Tout est de sa faute. « *L'erreur est humaine* », dit-il. Il aurait fallu savoir s'arrêter. L'eau, elle, ne s'arrête plus. Elle s'écoule maintenant à ciel ouvert, avant de se déverser dans la Garonne. Bordeaux ressemble à un Venise sinistré. A une ville bombardée. Tout semble perdu. La ville est seule. Désespérément seule. Le capitaine vient de quitter le navire. Qui pour prendre ce radeau brinquebalant ? Trois hommes. Trois

et les vols, la population fait front. On enterre ses souvenirs – après avoir enseveli ses proches. On brûle. On rase. On transforme. On met les mains dans le cambouis et on retrouse ses manches. On imagine des ponts. On relie les rives. On construit et déconstruit. On tricote dans la douleur une ville nouvelle. On pense à Venise. A Rotterdam. On s'en inspire. Et c'est bientôt un nouveau Bordeaux qui renaît de ses cendres. Un Bordeaux différent. On érige un musée sur la place des Quinconces transformée en promontoire surplombant la ville et le fleuve. La ville redevient attractive. Séduisante. S'embellit. Les touristes se pressent. Constatent ébahis la métamorphose. La ville est fluviale. La ville est lacustre. Des water-taxis assurent les navettes. Des barques se fauillent dans les ruelles plus étroites du vieux quartier Saint-Pierre. Bordeaux sourit. On s'y marie même. Des quatre coins du globe, on vient s'y promener. Pour combien de temps ? Les fondations ont été ébranlées. Il se murmure que ça ne durera qu'un temps. La cité pourrait être engloutie. Bientôt.

JUIN 2052

Gabriel se réveille en sursaut. Des gouttes d'eau viennent de le sortir de sa torpeur. Il sommeillait sur un transat, à la terrasse du café « *Pey-Berland's Beach* ». L'un des cafés les plus courus de la station balnéaire bordelaise. Le seul à avoir eu droit à s'implanter sur la plage, en face du lac. Des lunettes de soleil le protègent d'un soleil au zénith. Des hommes-grenouilles sortent du lac et retirent leurs combinaisons. « *Belle pêche aujourd'hui, les gars ?* ». « *Pas grand chose, non. Aucune trace de l'orgue de Saint-André* ».

Gabriel regarde les clochers qui lui font face. On n'aperçoit plus que les girouettes. Il se souvient de ses après-midis passés à skater, enfant, entre la Tour Pey-Berland et la cathédrale. Il sourit.

Une dame haut perchée, la chevelure enfouie dans un panama, s'avance vers lui. Elle articule dans un français approximatif : « *excusez-moi, vous êtes le guide ?* ».

Gabriel se lève. Il n'a pas vu l'heure passer. C'est pourtant la troisième visite de la journée. A 14h, il préférerait roupiller plutôt que promener des touristes curieux et avides de légendes aquatiques. « *Oui, allons-y* ».

La dame enchaîne : « *alors c'est vrai ce qu'on dit ? Sous ce lac se cache l'ancienne ville de Bordeaux ?* ». « *C'est exact, oui. C'est toute une histoire. Je vais vous raconter...* »





4 L, 2 FILLES

LE CARNET DE ROUTE. Nettoyer le carburateur, OK. Changer le filtre à air, OK. Vérifier la pompe à eau, OK.

Les deux jeunes filles le reconnaissent aisément, ce n'est pas dans leurs habitudes de mettre les mains dans le cambouis : « *On n'y connaît rien ni l'une ni l'autre* », mais pour l'édition 2014 du 4L trophy, Amandine Labissy, 23 ans et Adeline Nauleau, 22 ans se sont mises à la mécanique.

LE ROAD-BOOK. L'équipage n°1130 partira le 13 février de Saint-Jean-de-Luz pour une

Par Matthieu Delmas

aventure de 6000 km (aller-retour). Destination finale : Marrakech. Avec pour seuls guides, une carte, une boussole et le fameux road-book fourni à chaque étape par les organisateurs du rallye. GPS prohibé ! Le road-book, c'est LA « bible » des 4L trophystes, LE guide indispensable afin d'arriver au bivouac la nuit tombée et éviter les pièges. C'est le copilote qui dicte les informations au fur et à mesure de l'avancée, « *attention n'allez pas vers les dunes, c'est très très mou* ». « *Traverser oued géant, Maison rose à droite puis cap*

moyen à 250° » sera le seul type d'indications fournies.

LE DÉFI. « *Nous avons rencontré d'autres équipages qui ont réalisé le rallye auparavant. Ils nous ont prévenues, les engueulades entre pilotes et copilotes, c'est un classique* », confie Adeline. Chaque année sur les pistes accidentées du Maroc, les voitures souffrent beaucoup, certaines s'ensablent. Parfois, des équipages doivent changer leurs roues ou remplacer des amortisseurs. Pas toujours facile, mais au 4L trophy, la solidarité est la règle. « *On y va pas pour gagner, il y a plus de 1000 équipages, seuls les trois premiers sont récompensés* ».

L'ARGENT. Afin de financer le rallye, les deux étudiantes en master de communication à l'ISIC (Institut de l'information et de la communication de Bordeaux) ont fait preuve d'imagination. Avec huit autres étudiants de leur promotion, elles ont créé l'association Génération 4L qui leur a permis de solliciter des sponsors. L'Université Bordeaux Montaigne est la première contributrice du projet. Pour le véhicule, elles ont fait jouer leur réseau. Un garagiste a offert la peinture en échange d'un article dans le *Dauphiné Libéré*. L'association a également orga-

nisé des ventes de viennoiseries et de sandwiches sur le campus. Autre moyen de financement original, les bénévoles de l'association ont emballé pendant trois semaines les cadeaux de Noël au magasin *Maxi-toys* de Pessac. Un concert de soutien s'est également constitué place de la Victoire.

LA DIMENSION HUMANAIRE

Au-delà d'une aventure purement sportive, le 4L trophy a une visée humanitaire. Les équipages embarquent, à bord de leur véhicule, du matériel ainsi que des dons pour les enfants démunis du Maroc. La remise des dons a lieu à Marrakech lors d'une cérémonie en partenariat avec l'association *Enfants du désert*. Décidément passées maîtres dans l'art de dénicher des sponsors, les bénévoles de génération 4L ont sollicité la chaîne de supermarché *Simply Market* afin de leur fournir une caisse de fournitures scolaires en échange d'un logo publicitaire sur la voiture.

LE SITE. Vous l'aurez compris, Adeline et Amandine sont de sacrées débrouillardes et nul doute qu'elles arriveront à destination. A partir du 13 février, nous pourrons suivre leur aventure sur leur site : <http://www.generations4l.fr/>



VISITE POUR TOUS DU BORDEAUX GAY

L'office du tourisme de Bordeaux organise depuis cet automne des visites consacrées à la culture gay comme ça se fait déjà à Paris, Berlin ou encore San Francisco.

Le guide ? Alexandre Sentucq, 20 ans. Et attention, il faut le suivre, car le jeune diplômé en tourisme ne manque pas d'énergie et encore moins d'humour. En 2013, il a défendu son projet bec et ongle pour qu'il se réalise. « *J'ai beaucoup insisté auprès de l'office du tourisme pour leur faire comprendre que cette visite n'est pas réservée à la communauté LGBT, loin de là... Je présente une approche culturelle et historique sur l'homosexualité à Bordeaux, des années 1800 à nos jours, et j'espère que ce sujet peut aussi intéresser les hétéros* », explique-t-il. De la Porte

Texte & photos par Elise Henry

Dijéaux à la place des Quinconces, en passant par le quartier Saint-Pierre, Alexandre nous embarque pendant deux heures. Souriant et passionné par son sujet, ce dandy parle couramment non pas deux mais trois langues étrangères : anglais, allemand et russe. Et sa langue, il est loin de l'avoir dans sa poche, surtout lorsqu'il parsème son discours, plutôt sérieux, de petites anecdotes croustillantes et de citations cocasses, voire grivoises, liées aux illustres homosexuels qui sont nés à Bordeaux ou qui sont passés par la ville. ➔



ROSA BONHEUR, UNE FEMME QUI PORTE LA CULOTTE

Marie-Rosalie Bonheur, dit Rosa Bonheur, naît à Bordeaux en 1822. Elle marque son époque en assumant sa différence sans pour autant la revendiquer. La jeune femme construit sa vie et sa carrière artistique à Paris. À la fois peintre et sculptrice, elle fait du monde rural et du monde animalier sa grande spécialité. Difficile, pour cette femme aux

cheveux courts qui fume le cigare, d'arpenter les foires aux bestiaux avec une longue robe. Alors, Rosa Bonheur n'hésite pas à demander à la préfecture de Paris un permis de travestissement, autrement dit le permis de porter le pantalon. Durant sa vie, qu'elle partage entre son art et deux femmes différentes, elle rencontre Buffalo Bill. « *Rosa Bonheur, lors de l'exposition universelle de 1889, a rencontré le célèbre chasseur de bisons américain, qui lui a offert une véritable panoplie de*

sioux en signe d'amitié », raconte Alexandre Sentucq. Artiste reconnue, en 1865, elle est faite Chevalier de la Légion d'Honneur puis élevée au grade d'officier en 1894. C'est la première femme à recevoir ce grade. Elle meurt en 1899 d'une congestion pulmonaire et sera inhumée au Père Lachaise. Aujourd'hui, le public peut encore visiter son atelier dans le château de By à Thomery, près de la forêt de Fontainebleau. Deux rues portent son nom, une à Paris et une à Bordeaux.

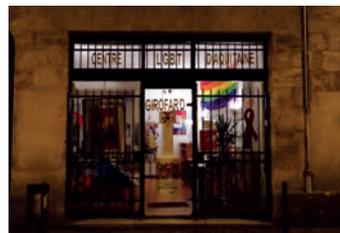


JEAN LE BITOUX : LE HARVEY MILK FRANÇAIS

Jean Le Bitoux est une des grandes figures du militantisme de la cause homosexuelle française. Il naît à Bordeaux en 1948, il devient professeur de musique, puis journaliste et historien. Tout au long de sa vie, il milite pour la reconnaissance de la déportation homosexuelle durant la

Seconde Guerre mondiale. En 1979, il fonde le mensuel *Gai Pied*, un magazine qui s'adresse directement à la communauté homosexuelle. C'est le philosophe Michel Foucault qui, lors d'un dîner, suggère ce titre à son ami Jean Le Bitoux. Fort de son succès, le journal passe d'une édition mensuelle à une parution hebdomadaire. Tel Harvey Milk, dans les années 70 à San Francisco, Jean Le Bitoux, dans ses articles, ne cesse de lutter pour la recon-

naissance et les droits des homos. Il quitte la rédaction du magazine en 1983 mais le journal continue d'être publié dans une version un peu plus commerciale jusqu'en 1992, soit 541 numéros. En 1994, il publie avec un ancien déporté qui a survécu aux camps de concentration durant la Seconde Guerre mondiale : *Moi, Pierre Seel, déporté homosexuel*, puis sur le même thème, les *Oubliés de la mémoire*. Jean Le Bitoux, meurt en 2010.



INFOS PRATIQUES :

Les prochaines visites auront lieu les 15 février, 1^{er} mars et 29 mars 2014. Sur réservation, nombre de places limité à 25 personnes. (8 - 9 euros) Départ porte Dijeaux.

Centre LGBT Le Girofard, 34 rue Bouquière - Bordeaux
09 81 81 98 77

L'INCONTOURNABLE TROU DUCK

Bordeaux, depuis une cinquantaine d'années, a gagné ses galons de ville gay-friendly. Les homos y vivent tranquillement, mais difficile pour les touristes de trouver au premier coup d'œil les lieux gays dans la ville. Il n'y a pas ici de quartier homo, comme le Marais à Paris ou le Castro à San Francisco. Les bars gays ou lesbiens ouvrent à différents endroits du centre-ville, changent de propriétaires, ferment... «Les bars gays bordelais ont

souffert d'une baisse de fréquentation durant le débat sur le mariage pour tous» et, dans le contexte actuel, beaucoup se sont découragés et ont préféré mettre la clé sous la porte. Durant ses recherches, Alexandre Sentucq a recensé plus de 220 ouvertures d'établissements ces cinquante dernières années. Et depuis 2005, grâce à un très bon bouche-à-oreille, un bar sort du lot: *Le Trou Duck*. Situé au 33 rue des Piliers-de-Tutelle, une voie parallèle à la rue Sainte-Catherine, le bar a vite trouvé sa clientèle : des jeunes actifs et beaucoup d'étu-

dians qui ont rarement plus de 35 ans. *Le Trou*, comme ses habitués l'appellent, est petit, exigü, sombre, mais très chaleureux, même si le nombre de places assises est limité. Heureusement, il y a une terrasse ! Côté ambiance, les serveurs diffusent sur écran géant tous les clips des reines de la pop : Madonna, Beyonce, Lady Gaga... Et *Le Trou* organise régulièrement des soirées travesties pour le plaisir des habitués. Avec ça, on comprend mieux pourquoi, il paraît que «toutes les bonnes soirées homos de Bordeaux passent par *Le Trou*»...



LES PETITES GÂTERIES DES QUINCONCES

Autre haut-lieu de la drague homo bordelaise du XIX^{ème} siècle : la place des Quinconces. Ce lieu est très pratique mais surtout stratégique. Les hommes de tous milieux et de tout âge, mariés ou non, s'y rejoignent clandestinement, à l'abri des arbres et dans la pénombre, car la place n'était pas éclairée comme elle l'est aujourd'hui. Les Quinconces sont aussi bien connus des marins qui débarquent sur les quais de la Garonne. Mais toute cette activité nocturne, loin de plaire aux

bourgeois des beaux quartiers, est régulièrement signalée à la police. Des descentes sont organisées par les pouvoirs publics et les homosexuels sont arrêtés pour outrage public aux bonnes mœurs. Lors de la descente de 1866, 44 hommes sont arrêtés et fichés. Douze ans plus tard, en 1878, 24 hommes âgés de 14 à 51 ans sont jugés au tribunal et condamnés. Depuis les années 80 et les ravages causés par le SIDA, la place des Quinconces n'est plus un lieu de drague, ni de prostitution. Mais elle reste toujours la place des grands rassemblements comme la Gay Pride.

LES VESPASIENNES: DES PISSOTIÈRES COMME GARÇONNIÈRES

Au début du XIX^{ème} siècle, les urinoirs publics deviennent le lieu numéro 1 de la drague homo. Les vespasiennes, installées par le comte de Rambuteau, à Paris puis dans les grandes villes de France, font le bonheur des hommes qui ont besoin de soulager des envies pressantes. Les utilisateurs de ces petits coins discrets leur donnent alors des surnoms pittoresques comme les causeuses, car on s'y rejoint pour se rencontrer, ou les chapelles, car dans les deux cas on s'y met à genoux... À Bordeaux, il y avait une cinquantaine de vespasiennes ; aujourd'hui, il n'en reste plus d'origine. « *Place Gambetta, par exemple, elles ont été remplacées par des parcs à vélos. Au final, on a juste changé de pédales* », plaisante Alexandre.



Les toilettes publiques de la rue Broca s'inspirent largement de la forme de leurs ancêtres les vespasiennes.



Anthony Michel

CATHERINE MARNAS SON PROJET POUR LE TNBA

Propos recueillis par Anthony Michel

Branle-bas de combat au Théâtre national de Bordeaux Aquitaine (TnBA). Celle qui a fait ses gammes avec Antoine Vitez prend la tête du théâtre bordelais. Catherine Marnas a mis en scène plus d'une trentaine de pièces en presque 30 ans de carrière. Elle a longtemps travaillé en PACA, d'abord à la Passerelle de Gap où elle est artiste-associée. Ensuite, elle crée la compagnie Parnas qu'elle a installée à la Belle de Mai à Marseille. Lever de rideau sur la nouvelle patronne du TnBA qui vient juste de prendre ses fonctions.

Quels changements voulez-vous opérer par rapport à votre prédécesseur ?

La grande différence de fonctionnement entre lui et moi, c'est l'idée de « tribu ». Je ne travaille pas seule. Je m'entoure d'acteurs qui sont au cœur même des interrogations et de la création. Ces acteurs viennent de la compagnie Parnas que je dirigeais à Marseille. Là-bas, j'ai fait un gros travail d'action culturelle sur les publics et je ne pouvais pas faire cela toute seule. Tous les membres de cette « tribu » peuvent parler autant que moi de notre action là-bas. Ils m'ont suivi à Bordeaux. Plutôt que de faire appel à des équipes sur tel ou tel projet, nous allons essayer de construire ensemble quelque chose de cohérent sur le long terme.

Que va devenir l'École de Théâtre créée par l'ancien directeur ?

C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai postulé ici. Je m'intéresse beaucoup à la formation d'acteurs. Et le fait que j'ai une reconnaissance dans ce domaine a certainement joué en faveur de ma nomination. J'étais professeur au conservatoire de Paris, j'enseigne aussi beaucoup à l'étranger, et

même dans cette école. Et puis, ça rejoint mon idée de « tribu ». Je trouve que l'école est le bon moyen pour avoir une pépinière de troupes au cœur du théâtre.

Des événements phares à nous conseiller pour 2014 ?

Sur la saison en cours, pensée par l'équipe précédente, il n'y a vraiment rien que je ne revendique pas. Il y a évidemment en danse *Cendrillon*, un spectacle de Maguy Marin qui est vraiment mythique et qui tourne depuis 20 ou 30 ans : un véritable événement. Il y a également *Mission* qui va être jouée très bientôt. La pièce est peut-être mal connue du public mais j'incite vraiment tout le monde à aller la voir parce que c'est une chose très très forte. Certains m'ont dit que c'était le spectacle le plus marquant qu'ils avaient vu ces dix dernières années. Il y est question de l'histoire africaine, histoire de génocides, le tout dans un registre assez violent. Et puis la fin de la saison mettra en lumière *Liliom* de Ferenc Molnár qui est un texte magnifique et méconnu.

Et à partir de septembre ?

Sur la saison prochaine, rien n'est encore arrêté. Je n'ai pas voulu commencer par une nouvelle

production qui m'aurait pris beaucoup d'énergie par rapport à mon travail de directrice. Je vais plutôt reprendre le spectacle *Ligne de Failles* que j'ai créé et qui est inspiré du roman de Nancy Huston.

Quel est votre projet artistique pour le TnBA ?

Un projet artistique est lié à une identité et à un regard sur le monde. Personnellement, je dois dire que j'ai toujours accordé beaucoup d'importance au partage avec le public, un théâtre populaire, mais tout en ayant une très grande exigence : un « théâtre élitaire pour tous », comme disait Antoine Vitez. Ce qui est propre à mon projet, c'est que je ne vois pas d'un côté l'art avec un grand « A » et de l'autre une démocratisation culturelle qui consisterait en différentes actions que l'on ferait autour pour vendre son produit. Nous sommes dans des périodes où on est très inconfortables financièrement. On essaie en priorité de dégager des finances en direction des créations.

Quelle est la spécificité d'un centre dramatique national ?

Les centres dramatiques nationaux sont dirigés par des artistes, c'est leur spécificité. Ce sont donc des

outils de création. Si on nomme des artistes à leur tête, c'est parce qu'on lance un projet artistique avant tout, ce qui nous différencie des scènes nationales qui sont plus nombreuses.

Les 5 secrets de Catherine Marnas :

- 1 • Elle habite le quartier Saint-Michel
- 2 • Elle mange souvent dans une churrasqueira portugaise appelée Chez Mario dont elle adore le côté populaire.
- 3 • Elle mange de temps en temps à l'Atmosphère.
- 4 • Elle trouve les habitants gentils et les relations douces.
- 5 • Elle apprécie le quartier autour des Capucins et de Saint Michel. Elle aime entendre des langues qui ne sont pas la sienne.

BORDEAUX ROCKS

L'association Bordeaux Rock fête cette année ses dix ans d'existence et propose un festival qui s'est progressivement imposé dans le paysage bordelais. Petit tour d'horizon sur la programmation 2014 avec un documentaire sur le rock des années 80, un focus sur le retour de l'ex-chanteur du groupe Gamine et deux formations musicales en quête de notoriété.

« NOUS, LES ENFANTS DU ROCK », UN HOMMAGE AUX ANNÉES 80

On ne ratera pas la projection de ce documentaire réalisé sur le rock français des années 80 et qui ouvre le festival. Une rétrospective écrite et montée par Michel Vuillermet intitulée *Nous, enfants du rock*. Le réalisateur revient sur la genèse et le parcours de groupes emblématiques du rock de cette période : Taxi Girl, Noir Désir, Les Garçons Bouchers ou encore les Bérurier Noir. Une trentaine de groupes de la scène rock est passée au crible, avec des interviews rares, en partie puisées dans les archives de l'émission culte d'Antoine de Caunes, *Les enfants du rock*. Dans

Par Aline Combrouze

son travail, le réalisateur s'est également attaché à dépeindre la jeunesse de cette période, marquée par l'ennui et les débuts du chômage de masse. Dans ce climat social qui marque une vraie rupture avec l'insouciance des années 60, les prémices de ce mouvement alternatif agitent les banlieues et les villes de province : Le Havre, Rennes, Brest, Bordeaux...

Un retour aux sources qui rend hommage aux « grands » dont les héritiers directs ont pour certains commencé leur carrière au sein du festival Bordeaux Rock.

A L'OMBRE DE GAMINE

L'un des temps forts du festival est le concert de Paul Felix, l'ex-chanteur du groupe Gamine. Un groupe phare, rendu célèbre avec le morceau *Voilà les anges* sorti en 1986. Après avoir passé vingt ans dans un monastère bouddhiste, Felix marque son grand retour sur la scène à l'occasion de Bordeaux Rock. Il se produira à l'I' Boat, un lieu devenu mythique, situé dans le quartier des bassins à flot. Au fil des tournées, la formation s'essouffle avant de se séparer au début des années 90. Gamine, au son directement inspiré par les années 60, bénéficie d'un regain d'intérêt chez les jeunes générations, souvent cité en référence par les groupes de la scène musicale actuelle comme Aline, Lescop ou le groupe bordelais Pendentif.



Kele Okereke

D.R.

La programmation 2014 réserve d'autres surprises avec Kele Okereke, le chanteur du groupe Bloc Party, qui se lance désormais en solo avec un registre électro house. Passionné par la culture club, il publie aujourd'hui un EP sur un des plus influents labels de House : Crosstown Rebels, et une mixtape envoûtante sur le label K7. Cet artiste, qui apprécie particulièrement les festivals français, viendra à la rencontre du public bordelais samedi 25 janvier.

UN TREMPLIN POUR LES JEUNES POUSES

Au fil des années, le festival Bordeaux Rock a su s'imposer et construire sa renommée en marge des institutions bordelaises. L'association du même nom est aujourd'hui devenue *the place to be* pour chaque musicien souhaitant passer de l'ombre à la lumière.

Un coup de pouce à deux vitesses avec, d'un côté, un tremplin pour les jeunes talents qui souhaitent se lancer et de l'autre des groupes bordelais confirmés qui assurent la première partie des pointures de la scène musicale actuelle.

Casablanca, une formation de jeunes musiciens âgés d'une vingtaine d'années en moyenne, marcheront dans les pas de leurs aînés avec un concert à *El Chicho*, place des Capucins. Des copains de lycée qui ont décidé de faire de la pop anglaise directement inspirée des New-Yorkais Vampire Weekend ou par la formation des Strokes. Ce groupe, qui a seulement un an d'existence, s'est déjà imposé dans des festivals renommés comme celui des Noctambules avec un répertoire exclusivement composé de morceaux en anglais. Une occasion pour le groupe de renforcer sa visibilité auprès du grand public.

Parmi les groupes confirmés, on retrouve le quatuor bordelais John & The Volta, finaliste national des Inrock Lab 2013. Dans le cadre du festival, il présentera son premier EP de quatre titres intitulé *Empirical*, influencé par l'indie pop actuelle. Il partage l'affiche avec l'américain Cass McCombs, un artiste reconnu de la pop noire qui connaît actuellement un certain succès aux États-Unis et en Espagne.

Le festival Bordeaux Rock, qui assure le passage entre la scène musicale passée et actuelle, valorise avant tout la diversité et la richesse de la scène locale. Une programmation 2014 à découvrir du 21 au 26 janvier.



• Documentaire

« Nous, enfants du rock » : mardi 21 janvier à 21 h, au Cinéma Utopia.

• Concerts

Casablanca : jeudi 23 janvier, à partir de 22 h, à El Chicho.

John & The Volta : vendredi 24 janvier, à partir de 21 h, au Bootleg.

Paul Felix ex-chanteur du groupe Gamine : samedi 25 janvier à 19 h 30, à l'I' Boat.

Tout le détail sur le site www.bordeauxrock.com

RUE89 DÉBARQUE À BORDEAUX

Rue89 pose ses valises à Bordeaux. C'est la troisième délocalisation du site créé en 2007, après celles de Strasbourg et Lyon. Simon Barthélémy, journaliste à Bordeaux et rédacteur en chef du site, raconte la création du projet et surtout son contenu. Lancement prévu pour le 31 janvier.

Comment est né le projet de Rue89 Bordeaux ?

C'est une idée de Walid Salem, aujourd'hui directeur de la publication. Il est graphiste à Bordeaux mais il contribue aussi à Rue89 depuis plusieurs années comme journaliste pigiste. Il aime le débat. En 2013, il lance l'idée avec Jean-François Belhomme, gérant de la société 3B Médias, qui assure maintenant le poste de responsable de la publicité.

Moi, je suis arrivé dans le projet après le désistement d'un journaliste qui devait travailler pour le site.

Que trouvera-t-on le 31 janvier, jour de lancement du site bordelais de Rue89 ?

Plusieurs journalistes pigistes ont déjà rédigé plusieurs articles. Nous ne voulons pas dépendre de l'agenda des acteurs politiques. On veut apporter du fond, donner une grande place aux enquêtes, aux reportages. Nous sommes ambitieux sur la forme et rigoureux sur le fond. On veut un contenu agréable à lire. Une alchimie entre rigueur journalistique et approche détendue. La bande-dessinée, par exemple, sera le support de différents reportages.

Le but de l'édition locale est donc d'approfondir l'actualité de la ville ?

C'est ça. Nous voulons être l'écho de ceux qui changent la ville. Ça peut sembler cliché, mais c'est une volonté de la part des créateurs du projet. Une vraie visibilité pour les initiatives citoyennes, mon-

Propos recueillis par **Eléonor Douet**

trer une ville plus humaine, c'est notre but. Ça passe par des sujets sur le groupe citoyen Colibris par exemple (une équipe qui encourage l'émergence et l'incarnation de nouveaux modèles de société par l'écologie, la politique ...), l'éco-quartier Ginko à Bordeaux-Lac (projet immobilier axé sur l'économie d'énergie avec mise en avant de la nature), les systèmes de partage d'objets.

L'info à trois voix défendue par Rue89 reste au centre de l'édition locale ?

Effectivement. L'information doit être partagée entre des journalistes, des experts et des habitants lambda. On appelle ça la coproduction de l'information. C'est indispensable pour nous. Une grande place va être consacrée aux propositions des citoyens. Les lecteurs peuvent envoyer des témoignages, être publiés sur le site au même titre que nos journalistes. Un Bordelais « lambda » ne va pas être marqué par les mêmes informations qu'un journaliste ou qu'un spécialiste. Cette diversité de contenu est un atout majeur pour Rue89.

Comment le site traite les articles, les témoignages rédigés par les riverains (lecteurs-contributeurs) ?

Les infos sont corrigées par les journalistes de la rédaction. On va, bien sûr, vérifier ce qui est dit dans ces ar-

articles, recouper différentes sources pour assurer un contenu correct.

Les témoignages, les articles envoyés par des anonymes sont-ils rémunérés ?

Non. C'est une participation bénévole au site. Bien entendu, on peut nous accuser de faire de l'information low-cost, de profiter de ce système. Notre modèle économique ne nous permet pas de payer les contributeurs. Mais notre principal objectif est de faire remonter l'actualité de partout.

Sur les réseaux sociaux, vous avez lancé un appel le 10 janvier pour trouver des blogueurs. Avez-vous eu des retours ?

Pour le moment, une dizaine de candidats se sont manifestés. Mais ils n'ont pas tous des blogs à l'heure actuelle. On recherche à la fois des passionnés, des experts et des citoyens. Il faut faire une sélection.

Quels sujets seront développés à travers ces blogs ?

Nous parlerons de sujets rattachés à Bordeaux. Le vin, la musique, notamment le rock, la BD moins connue mais qui est bien développée dans la ville.

Rue89 qui arrive à Bordeaux, mauvaise nouvelle pour le journal Sud Ouest ?

Non, il n'est pas question de rivalité entre nous. On apporte un contenu différent, du sang neuf. J'aime beaucoup ce journal. Dans cette région, on trouve encore des

articles de très grande qualité.

Comment fonctionne une édition locale de Rue89 ?

Nous sommes totalement indépendants de l'édition nationale. On est une sorte de franchise. On utilise le logo et on reste fidèles à la ligne éditoriale fixée par le site : du débat et de l'actu.

Paris ne nous finance absolument pas. Comme notre contenu est totalement gratuit on ne compte pas sur des abonnements payants. L'argent vient à la fois d'actionnaires, des deux cofondateurs et bien sûr de la publicité.

Rue 89 en trois dates clés

- 6 mai 2007 : création de l'édition nationale
- novembre 2011 : délocalisation à Lyon
- février 2012 : ouverture de l'antenne à Strasbourg

Pourquoi Rue89 ?

La « rue » synonyme de circulation, de rencontre, de vie, de terrasses de café. « 89 » pour évoquer la révolution, celle de l'Internet et de l'information...

Rue89
Bordeaux

LES SÉRIES

FONT LEUR RENTRÉE

Janvier c'est la gueule de bois du 1^{er}, le retour au boulot et une nouvelle année encore trop longue. Mais Janvier c'est aussi de nouvelles séries télé qui débarquent, rien que pour vous. Florilège offert par la rédaction.

Par Maria Laforcade, Eleanor Douet et Viktor Frédéric

GIRLS, AU NATUREL

Lena Dunham est à l'image de sa série : hors du commun. Quand ses camarades du lycée Saint Ann's de Brooklyn, un des plus huppés des Etats-Unis, lui disaient qu'elle n'était pas jolie, elle leur répondait : « Et ben je vais mettre des T-shirts qui s'arrêtent au-dessus du nombril tous les jours ». *Girls* raconte sans pudeur la vie de quatre filles du quartier branché de Brooklyn. Le titre est trompeur : les personnages sont loin des clichés de la parfaite *American girl*. Lena Dunham, qui

incarne le personnage principal, Hannah, son alter ego, est aussi la scénariste et productrice de la série, devenue un véritable phénomène outre-Atlantique. Un retentissement en partie dû aux nombreuses polémiques qu'elle soulève. Certaines scènes de sexe ont été jugées trop crues et dégradantes pour l'image de la femme. La force de la série tient pourtant dans son approche ultra-réaliste. Lena Dunham montre tout : la tristesse des ruptures, la joie des réconciliations, les moments



embarrassants, dégoûtants, déroutants. *Girls* explore ce qu'il y a de plus humain en nous, sans fard

ni artifice. C'est peut-être pour ça qu'elle dérange tant. Saison 3 actuellement sur HBO.

TRUE DETECTIVE FRAPPE TRÈS FORT

True Detective, c'est LA nouvelle série phare de la chaîne américaine HBO (*Game of Thrones*, *Girls*, *Sex and the City*). L'originalité de la série : une saison, une enquête.

Dans l'Amérique des années 1990, deux flics que tout oppose traquent un serial killer. Pour incarner ces deux hommes paumés, deux stars : Matthew McConaughey et Woody Harrelson. Preuve s'il en est que les séries actuelles se donnent les mêmes moyens que le cinéma.

Matthew McConaughey campe un flic alcoolique, rongé par la mort de sa petite fille. A ses côtés, Woody Harrelson apparaît plus humain, mais aussi plus distant. Ils vont devoir s'appropriiser l'un l'autre pour résoudre cette enquête. L'intrigue navigue dans les eaux sombres du bayou, et l'enquête est ponctuée par de nombreux flash-backs.

La Louisiane désœuvrée de *True Detective* se construit dans une ambiance pesante, une atmosphère glauque et un rythme lent qui s'accordent à la perfection avec les



meurtres sordides que le duo doit élucider.

L'épisode pilote a séduit. Les prochains vont devoir être à la hau-

teur. Ils sont disponibles, le lendemain de leur diffusion américaine, sur la chaîne Orange Cinéma Séries (OCS).

HUMOUR À LA SAUCE AFGHANE

Nous sommes en 2005. Les casques bleus tiennent Kaboul, une ville marquée par la guerre. Au même moment, Jacky, Français d'origine, s'expatrie dans la capitale afghane pour porter un projet fou. Il veut monter son restaurant, le Kaboul Kitchen. Véritable bastion de l'occidentalité, l'établissement attise les convoitises autant que la polémique. Il n'y a pas que la nourriture qui se veut française. Piscine, bikini, alcool et drogue, la Kaboul Kitchen devient le refuge des expatriés en quête d'émotions fortes. Jacky, poussé par son avarice, se

retrouve mêlé à des intrigues qui le dépassent rapidement. Parfaitement campé par un Gilbert Melki irrésistible, le Français se lie à Amanullah (Simon Abkarian), un « député-colonel » à l'ambition dictatoriale. Les choses se compliquent encore pour lui avec l'arrivée imprévue de sa fille Sophie, venant faire de l'humanitaire. Un cocktail explosif sert au service de l'humour et du suspense.

Inspirée par la vie d'un de ses créateurs, Marc Victor, cette création originale diffusée par Canal plus, est une perle audio-

visuelle. Burlesque, captivante, drôle mais toujours bienveillante, la série donne sans doute la recette d'une *Kaboul Kitchen* réussie.

Kaboul Kitchen saison 2, actuellement diffusée sur Canal Plus.



HUGUES MARTIN

LA VOIE LOYALE

Conseiller municipal de Bordeaux depuis plus de quarante ans, Hugues Martin quittera définitivement ses fonctions en mars prochain. Cet ancien militaire, maire de la ville pendant deux ans en l'absence d'Alain Juppé, a été le fidèle lieutenant de Jacques Chaban-Delmas et de l'actuel maire de Bordeaux.



Hugues Martin a dirigé l'un des plus grands cabinets d'assurance d'Aquitaine

Matthieu Delmas

« Je suis loyal, même si certains diront que je suis con », lance-t-il dans un demi-sourire. Hugues Martin ne feint pas la cordialité. Sa convivialité n'est pas qu'une posture. Sa bonhomie et sa silhouette de bon vivant lui ont toujours attiré beaucoup de sympathie. Colonel de réserve et ancien parachutiste, il dit être un « homme de paroles », même si cette loyauté inconditionnelle lui a parfois joué de mauvais tours. Aux élections sénatoriales de septembre 2008, il accepte de se placer en troisième position sur la liste UMP, cédant sa place à Marie-Hélène Des Esgaulx, déjà élue au Sénat. Mais la liste dissidente de Gérard César, qui récolte une partie des voix de droite, l'empêche de devenir sénateur. Le retour de Gérard César dans les rangs de l'UMP quelques semaines

Par Maria Laforcade

plus tard lui laisse un goût amer. Hugues Martin n'aime pas les dissidents.

FASCINÉ PAR CHABAN

Ancien scout et proche du catholicisme social, Martin a été contraint de renoncer à une carrière militaire après un grave accident de parachute. En 1970, il s'engage aux côtés de Jacques Chaban-Delmas, alors en campagne pour devenir député. Président de l'Union des jeunes pour le progrès (UJP), d'inspiration gaulliste, il se démarque en perturbant les réunions de l'opposant au maire de Bordeaux grâce à une méthode, le lâcher de pigeons en plein meetings, qui amuse Chaban-Delmas. Du coup, le Duc d'Aquitaine lui demande de rejoindre son équipe. Élu au conseil municipal pour la

première fois en 1971, Hugues Martin devient adjoint au maire en 1983. Il prend les commandes de la ville aux côtés de Simone Noailles et Jacques Valade durant les longs mois de maladie de l'ancien Premier Ministre. Fils de résistant dauphinois, Hugues Martin a été « fasciné » par Chaban-Delmas, qui symbolisait à ses yeux « une sorte d'idéal politique ». « Son projet de "nouvelle société" correspondait tout à fait à mes convictions idéologiques », dit-il.

MAIRE PAR INTÉRIM

Fidèle à la volonté de Chaban-Delmas de voir à la tête de la ville un « grand format », « quelqu'un qui aurait de l'envergure sur le plan national », Hugues Martin rejoint l'équipe d'Alain Juppé, élu maire de Bordeaux en 1995. En décembre 2004, il vit le « choc » de la condamnation de ce der-

nier dans l'affaire des emplois fictifs de la Ville de Paris. Alain Juppé, déclaré inéligible pendant un an, cède sa place à son premier adjoint. Celui qui n'avait « jamais envisagé d'être maire » le devient par hasard. Pas question pour autant de s'habituer au siège de premier magistrat de la ville. « Les choses étaient claires entre Alain Juppé et moi : s'il voulait reprendre son poste, je lui cédaï », précise Hugues Martin. « Vous m'auriez vu, franchement, barrer la route à Alain Juppé ? »

FIDÈLE AU POSTE

Ces quelques mois d'intérim ont suffi à Hugues Martin pour imprimer « sa marque de fabrique », note Pierre Hurmic, représentant des élus Verts au Conseil municipal de Bordeaux et opposant de longue date. « Il est plus simple, moins protocolaire [qu'Alain Juppé] », ajoute-t-il. « C'est une différence de tempéraments ». Très présent sur le terrain, Martin joue la carte de la proximité. Quelques jours après avoir pris ses fonctions de maire, par exemple, il réunissait les présidents des groupes d'opposition municipale pour leur garantir sa totale disponibilité à leur égard. Adversaire politique coriace, Hugues Martin « a les défauts de ses qualités », selon Hurmic. « Sa fidélité inconditionnelle à sa famille politique l'empêche d'avoir un esprit critique sur son propre parti ». « Il ne sait pas être transgressif », ajoute-t-il. Serait-ce la perspective de la retraite qui l'autorise à se montrer moins conciliant ? Hugues Martin donne désormais volontiers son avis sur l'état actuel de sa famille politique : « La droite est désolante. Il n'y a plus aucune unité. C'est un combat de chefs sans intérêt », déclare-t-il. Hugues Martin n'aime décidément pas les dissidents. ☞